ESSAIS HISTORIQUES
SUR
LA VIE
DE
MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE;

REINE DE FRANCE;

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE CETTE PRINCESSE.

A LONDRES.

1789.

INTRODUCTION.

L'OUVRAGE anonyme que nous publions, a été trouvé à la bastille. Il tombera peut-être dans les mains des personnes intéressées : elles verront que rien n'est inconnu, & si elles sont incorrigibles, l'Europe justifiera la nation qui s'affranchit d'une aussi dangereuse influence. Les choses incroyables que l'on va lire ne sont pas inventées à plaisir ; fussent-elles un peu exagérées, au moins le fonds est-il vrai. Or, ne faudroit-il pas qu'un peuple entier fût frappé de démence pour se laisser balotter par les personnages qui vont paroître sur la scene. L'obéissance n'est pas l'imbécillité, on veut être guidé dans le sentier du vrai; mais non être traîné dans le précipice.

Le libelle est l'ouvrage qui diffame, qui calomnie, qui outrage, qui flétrit ; mais l'ouvrage qui raconte, qui prémunit, qui conduit à la façon d'échapper à la tyrannie, n'est rien moins qu'un libelle. Une nation entiere, sans aucune exception

quelconque, ſe plaint d'une femme qui n'eſt rien par elle-même ; mais qui est tout par ſes conſeils. Cette nation ſe permet les diſcours les plus libres & les vœux les plus terribles, elle doit publier les raiſons qui l'ont conduite à cette apparente ſévérité : c'eſt pourquoi elle s'acharne à affoiblir le crédit d'une princeſſe qui lui a fait tant de mal & qui lui en deſtinoit davantage.

Le mémoire de madame de Lamotte a manqué ſon offet, parce qu'il y avoit trop de ménagemens, parce qu'on y rencontre pluſieurs anacroniſmes, parce qu'il partoit d'une ſource impure. On l'a donné au roi lui-même comme un amas de calomnies forgées à plaiſir. Cela étoit plus adroit que ne l'ont été les fabricateurs du mémoire. Au lieu de faire un factum *d'avocat, il falloit écrire une hiſtoire delle, coucher les faits par date, & citer par leurs noms les agens ſubalternes ou les témoins oculaires. Cependant ce mémoire, tout mal organiſé qu'il eſt, n'a pas laiſſé que de faire une vigoureuſe ſenſation. Il a éclairci à jamais l'affaire*

du colier, & fixé pour l'éternité l'opinion du sage sur l'auteur de cette révoltante affaire.

Les Effais *que nous donnons aujourd'hui doivent porter le repentir & les remords dans l'ame d'une femme coupable. Elle doit chercher sous la cendre & le cilice l'oubli des humains. Elle doit une grande victime à la nation, & cette victime volonaire sera elle-même qui se précipitera dans les ténébreuses horreurs d'un cloître. Quand un fléau désoloit autrefois une contrée, les dieux demandoient par la bouche des oracles une illustre victime : la voix du peuple est bien plus sûre que celle des oracles. Le fléau est bien plus terrible, plus universel, plus long que celui qui désola Thèbes : nous ne voulons pas de sang ; mais la cessation des maux & une retraite devenue nécessaire.*

En vain on nous promettroit un avenir plus tranquille, il est des ames avec lesquelles on ne compose pas. Elles ne peuvent pas répondre de leurs volontés, comment pourroit-on s'y fier ? On assure que les Polignacs sont éloignés : ils étoient les plus

avides, & non les plus pervers. Disgraciés depuis long-temps, un reste de faveur les déroboit moins à la proscription que la honte de défaire son ouvrage : ce que la reine se doit à elle-même, c'est d'éloigner cet abbé corrupteur qui lui a soufflé la haine d'un peuple qu'il déshonoreroit en en faisant partie, si un peuple pouvoit être déshonoré. Cet abbé est ce Vermont *commerçant les graces, vil ministre des plaisirs, & diffamateur impur de tout ce qui approcheroit cette princesse pour la rappeller à la vertu : c'est d'éloigner ce* Breteuil, *vendu à une maison étrangere, scélérat déterminé, menteur impudent, libertin effronté, cachant un affreux caractere sous les dehors d'un homme exercé aux affaires, n'ayant ni plans, ni intentions, ni vertu, ni caractere, ni moyens :* Breteuil *est non-seulement tout ce qu'il y a de plus vicieux ; mais il est toujours prêt à agir, darce qu'aveuglément vendu à une princesse haineuse, il croit sacrifier à la reconnoissance, tandis qu'il ne cultive que son intérêt.*

C'est de faire un salutaire divorce avec les hommes,

Quand la galanterie n'eſt pas ſoutenue par l'ivreſſe de la volupté, elle ſait jouer aux femmes le rôle le plus pénible. Ils vont toujours comparant, & ont la barbarie de rapprocher l'éclat de la jeuneſſe, de l'embonpoint, de la maturité. Et plus ils ont beſoin des charmes qui reſſuſcitent leurs ſens, plus ils deviennent indifférens pour la beauté que l'âge & l'uſage ont altérée.

On a voulu racheter à tout prix un manuſcrit intitulé : les Paſſe-temps d'Antoinette. *Il eſt vraiſemblable que c'eſt ce que nous donnons ſous un titre nouveau. L'auteur, extrêmement négligé, ne manque ni de ſtyle, ni de chaleur ; mais il fait déſirer plus de méthode, plus de trait, plus de nerf. Il eſt des portraits qu'il faut nuancer d'une maniere ſi expreſſive, qu'on ne les oublie jamais : & c'eſt ce que l'auteur des* Eſſais *n'a pas fait. Mais il a ſu beaucoup d'anecdotes & fourni des matériaux à l'imagination des lecteurs qui traceront d'eux-mêmes le portrait qu'il n'a fait qu'eſquiſſer. Cela n'eſt pas*

difficile, puiſque chacun peut ajouter à ce qu'il va lire, ce qu'il ſait : &, qui ne ſait pas quelques traits ?

ESSAIS

ESSAIS HISTORIQUES

SUR

LA VIE

DE

MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE CETTE PRINCESSE.

Dùm vitant ſtulti vitia, in contraria currunt.
Horat. Sat. 2.

Il n'y a rien de plus intéreſſant pour l'hiſtoire, que les faits des héros et des héroïnes dans tous les genres; ils furent toujours accueillis et regardés comme le véritable aliment des connoiſſances utiles: chacun a ſes vertus et ſes vices, et chacun eſt héros dans ſa partie: le plus grand ſcélérat marche à côté du plus grand homme: de même que la femme qui a le plus de mœurs et de conduite eſt ſouvent confondue avec la plus licencieuſe et la plus dé-

bauchée. Le masque sous lequel chacun s'enveloppe entraîne souvent l'illusion, & détermine les réputations. Le public appelle le héros scélérat, & le scélérat héros; vertueuse la catin, la tribade, & catin la vertueuse.

Tels furent de nos jours le roi de Prusse & Mandrin. Héros chacun dans leur partie, ils étonnerent l'univers par leur génie, leur conduite, leur bravoure & leur succès : il est vrai qu'ils n'eurent pas la même fin. Telles furent la comtesse Dubarry & Marie-Antoinette (1). La premiere étonna l'univers, les ruelles & les carrefours de Paris par sa crapuleuse & dégoûtante débauche ; la publicité qu'elle y mit n'eut d'autres bornes que celles des choses possibles. Même débauche dans Marie-Antoinette, même effervescence de passions ; hommes, femmes, tout est à son gré, tout lui convient, & sa mal-adresse, ainsi que ses étourderies donnent involontairement à sa conduite la publicité que la premiere cherchoit par état. Ces deux femmes célebres se ressemblerent encore dans l'art de tromper & d'avilir celui qu'elles devoient faire respecter. Louis XV fut, jusqu'à sa mort, la dupe la plus complette de la

Dubarry, qui, ſans aucuns égards, faiſoit partager ſa couche avec le premier valet, comme avec le premier des courtiſans. Louis XVI eſt également trompé & avili par ſa femme, ſans avoir l'air d'imaginer ſeulement que cela puiſſe être.

C'eſt de cette célebre princeſſe dont nous voulons parler; elle entre dans la carriere avec tant de moyens, que l'on peut aſſurer qu'elle y jouera un rôle brillant, & que ſon nom pourra dignement occuper une place à côté des Médicis, des Marguerite de Valois & de pluſieurs autres reines & princeſſes dont l'hiſtoire nous a conſervé des anecdotes auſſi curieuſes que rares.

Marie-Thérefe, mere de notre héroïne, cette femme rare, & au-deſſus des éloges, comme elle étoit autrefois au-deſſus des préjugés, avoit le grand art de cacher ſes défauts & ſon inconduite ſous les dehors du génie, de la vertu, & de la plus grande énergie. Sa marche, dans tous les événemens de ſa vie, fut telle qu'il fallut toujours placer une grande action à côté de ce que ſon tempérament lui faiſoit faire de blâmable. Cette grande reine partagea ſes vices à ſes trois filles, mais ne leur laiſſa rien de ſes vertus. Nous allons connoître

la reine de France. Celle de Naples eſt d'une nullité dont il y a peu d'exemple. La troiſieme qui a épouſé le Duc de Saxe-Techen porta dans le lit nuptial, & à côté du plus robuſte allemand des cercles, des preuves non-équivoques de ſon incontinence; elle ne dut même ce mariage qu'à cette fâcheuſe circonſtance.

Marie-Antoinette arriva en France en 1768, pour y conſommer le mariage le plus extraordinaire qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Il n'eſt pas hors de propos de faire ici le tableau de la ſituation de la cour dans ce moment; il donnera l'idée des cauſes de ce mariage & de ſes ſuites; il juſtifiera peut-être en quelque ſorte les déréglemens que nous allons faire connoître.

Le duc de Choiſeul, digne émule des Richelieu & des Mazarin (2), étoit, en quelque ſorte, premier miniſtre, par l'aſcendant qu'il avoit pris ſur Louis XV, le plus foible des hommes, & qui étoit devenu le plus mépriſable des princes de ſon ſiecle. Ce duc, auſſi intrigant qu'audacieux, avoit payé cette faveur par une ſoumiſſion, une obéiſſance ſervile, & par l'accompliſſement du crime le plus affreux qui ait été imaginé en politique. Quelqu'aſſuré

qu'il fût de la durée de ſon crédit & de ſon autorité, il craignit les intrigues d'une maîtreſſe qu'il avoit mépriſée, et même inſultée publiquement : en cela il manqua de politique. La Dubarry cabaloit ; ſon parti étoit puiſſant : le duc avoit des ennemis, il avoit fait des réformes ; il étoit depuis longtemps en place ; à la cour on aime les changemens : enfin, il craignit une chûte prochaine. Il étoit naturel qu'il cherchât à s'appuyer d'une protection majeure ; il crut le faire en projettant, & exécutant le mariage de la jolie archiducheſſe avec le dauphin. Quand la France n'auroit d'autre reproche à lui faire que celui d'une pareille alliance, cette époque ſuffiroit pour l'avoir à jamais rendu odieux à la nation.

La Dubarry, cette courtiſane ſi décriée par ſa crapule & ſes débauches, occupoit le trône des Bourbon, des bras des laquais, des coureurs, des ſavoyards, elle étoit montée, en premier échelon, dans ceux du comte Dubarry, l'homme le plus mépriſé & le plus mépriſable, & de-là dans ceux du roi. Créature indigne de vivre, qui aſerviſſoit Louis ſous le poids des ordures, des infamies, des injuſtices, de l'aviliſſement, & avoit fini par en faire

un vrai Sardanapale. C'étoit ce rebut du genre humain qui, aidée de quelques courtisans aussi méprisables qu'elle, des Richelieu, des Fronsac, des d'Aiguillon, des Villeroi, des Maupou, & de tant d'autres, dont les noms sont bien faits pour salir ma plume, c'étoit, dis-je, elle qui tenoit en main les rênes de la monarchie françoise. Voilà la faction qui renversa, dans un instant de débauche, le colosse d'autorité que le duc de Choiseul avoit bâti sur sa tête, & auquel il avoit adossé la duchesse de Grammont sa sœur. Moderne Médicis, méritant, à juste titre, qu'on lui attribuât ce que disoit un grand poëte de cette princesse, *qu'elle possédoit tous les vices de son sexe & pas une de ses vertus*. Cette femme intrigante & hautaine, habituée à exercer la domination la plus dure sur tous ceux qui environnoient son char & celui de son frere, que l'on pouvoit appeller leur lit commun, voulut l'étendre jusques sur Marie Antoinette. Déja celui qui avoit fait périr le pere avoit jugé, à la foiblesse du fils, combien il seroit aisé de s'emparer de son esprit : c'en étoit fait, ce prince étoit sous le joug, & la France alloit être en proie à l'orgueil & à l'ambition de ces deux person-

nages, la Dubarry chassa de la cour cette race infernale. La pucelle d'Orléans sauva la France : la nation eut à la Dubary la même obligation. Il s'en faut bien que l'une & l'autre aient eu les mêmes motifs & la même conduite.

Si le duc de Choiseul avoit su gouverner le trop foible Louis XV, au moins cet empire n'avilissoit pas absolument le monarque; mais personne dans l'univers ne lui pardonna l'excès de son attachement pour la Dubarry, on ne pardonna pas davantage aux courtisans que je viens de nommer la cour basse & rampante qu'ils faisoient journellement à cette catin, malgré qu'elle les traitât sans cesse de la maniere la plus outrageante. Ce que l'on aura peine à croire, c'est qu'à la cour de France, il se soit trouvé des femmes assez bassespour former sa société, & la présenter (3). La duchesse de Valentinois, la vile maréchale de Mirepoix, la grosse princesse de Tingry, & plusieurs autres qui ne couroient point de risque de s'avilir, furent créées les compagnes de la favorite, elles se chargerent gratuitement de lui montrer l'art qu'il falloit employer à la cour : de la décrasser, & de lui faire perdre, sur-tout en public, le

ton grivois qu'elle avoit, & qui la faisoit briller dans ses orgies, la comtesse de Bearn eut l'effronterie de la présenter, ce coup d'éclat l'a perdue à jamais, la favorite fut méconnoissante, & fit peu pour elle : quelqu'argent, une place de gentilhomme de M. le comte de Provence pour le chevalier de Bearn son fils, & des rebuffades continuelles furent sa récompense : à la fin, elle fut forcée de quitter la cour, son fils perdit sa place, pour s'être battu, aussi lâchement, que mal-à-propos, contre le marquis de la Châtre, autre gentilhomme de M. le comte de Provence, pour des propos tenus contre sa mere. Le chevalier de Bearn fut renvoyé à son régiment, on nomma à sa place, & pour augmenter les mortifications, on combla son adversaire des faveurs les plus marquées. Le comte de Bissy, depuis long-temps l'agent libertin du maréchal de Richelieu, qu'il avoit marié, pour récompense de ses services, à la Bontems, fut choisi pour donner la main à la Dubarry lorsqu'elle monta dans le lit de son maître : ce fut Buffaut qui, au moment de faire banqueroute, & se souciant fort peu de la faire plus ou moins forte, en cas de non-succès, lui

lui fournit les premieres jupes & lui fit son trousseau. Les dettes de Bissy furent payées en récompense. Buffaut ne fit pas banqueroute, il gagna un million, & on força la ville de Paris de le prendre pour son trésorier : il remplit cet emploi avec toute l'insolence d'un parvenu, & finit, en trahissant les devoirs de l'amitié, par épouser la maîtresse de son ami, femme entretenue publiquement.

Le conseil étoit composé de ministres presque tous târés. M. de Maupeou étoit chancelier ; le duc de la Vrilliere, au département de la maison du roi ; le duc d'Aiguillon à celui de la guerre & des affaires étrangeres ; de Boynes à la marine, & l'abbé Terrai aux finances, remplissoient l'Europe du bruit de leurs glorieux exploits, de leurs intrigues, de leur inconduite, de leurs friponneries & de leur incapacité. A chaque instant ils portoient le fantôme du monarque à des démarches inconsidérées, d'après lesquelles il étoit obligé de reculer faute d'énergie & de moyens ; enfin le bouleversement total des regles, des loix, & l'épuisement des finances de l'état furent le résultat des décisions de ce conseil.

Les princes du ſang, ſeule & unique ſociété que pouvoit avoir la dauphine, n'étoient pas plus faits que le reſte de la cour pour lui donner des leçons d'honnêteté, les uns s'aviliſſoient dans la plus crapuleuſe débauche ; d'autres faiſoient ſervilement la cour à la créature qui étoit devenue l'idole du maître ; le reste, ſans force, ſans eſprit, comme ſans honneur, s'aviliſſoient par leur ſilence même ſur les déſordres où l'on mettoit les affaires de l'état, ou par des retraites auſſi humiliantes pour eux que funeſtes au bonheur des peuples ; un duc d'Orléans ſe mariant avec ſa maîtreſſe & s'occupant uniquement de jouer la comédie ; ſon fils, le duc de Chartres (4), à force de lâchetés déshonorant le ſang des Bourbons ; le prince de Conti le ſouillant par ſa crapule ; ſon fils, le comte de la Marche, par la cour aſſidue qu'il faiſoit à la Dubarry, dont il étoit le premier écuyer de main ; le prince de Condé, vivant ouvertement avec une femme qu'il ſoutient pour plaider contre ſon mari, & n'ayant des Condé que le nom, beaucoup trop lourd à porter pour lui ; le duc de Penthievre, le caffard le plus décidé, ayant tous les vices des dévôts, & pas une de

leurs vertus ; le comte d'Eu, vivant habituellement avec les hôtes des forêts, auxquels il ressemble en tout point ; & auxquels il n'auroit pas dû, par cette raison, faire une guerre si opiniâtre.

Les princesses, pour lors en petit nombre, faisoient un parti séparé de leurs maris. La seule duchesse de Chartres méritoit la confiance de la dauphine ; ses vertus l'en éloignerent. Toutes les femmes de la cour (un bien petit nombre excepté) étoient ou catins, ou tribades, ou joueuses, ou escrocs, & en général la plus mauvaise compagnie de l'Europe.

Quand bien même Marie - Antoinette n'auroit pas apporté à la cour de France le germe de tous les vices, même de celui d'un amour effréné pour son sexe, il n'eût pas été étonnant qu'à son âge, entourée de tels gens, & témoin de tout ce déréglement, elle n'eût pas préféré la marche séduisante à la vie monotone & triste que son auguste & nul mari étoit dans le cas de lui faire passer. Comment, en effet, peut-on présumer qu'une jeune princesse, vive, ayant du tempérament, pût rester isolée avec un mari sans passions comme sans goût ; la laissant à elle-même ou à

des femmes sans mœurs, qui avoient des motifs différens de la séduire ou de s'emparer de son cœur, peut-être encore innocent, mais ayant de grandes dispositions pour cesser de l'être.

La dauphine arrivant à la cour, y plut généralement: une jolie physionomie, une taille svelte, de l'enjouement, caressante, attentive & bien instruite, elle fut un moment l'idole de la cour & de la nation; son début fut heureux. On peut croire que le plan d'une vie assez libre, pour pouvoir donner carriere à ses goûts, étoit entré de bonne heure dans la tête de cette princesse. L'étiquette de la cour de France, toute différente de celle de la cour de Vienne, tout en annonçant la grandeur est une sauve-garde pour l'honneur des princes; la gêne continuelle & l'obsession où sont leurs épouses éloignent les prétendans, & déconcertent les projets les mieux conçus. Sans cesse observée & jalousées, une jeune princesse est réduite à son mari pour toute nourriture; & quand ce mari ne peut rien, il n'y a guere qu'un aumônier ou un confesseur qui puisse y suppléer : ce n'étoit pas là le compte d'Antoinette.

Cette princeſſe commença, ſous de vains prétextes qui ne pouvoient que plaire au roi, par diminuer les liens dans leſquels on la tenoit, elle vouloit entrer ſeule dans l'appartement de ſon grand papa, & à quelle heure elle le deſiroit, elle ſe promenoit dix fois le jour, ſans ſuite & ſans appareil, pour ſe faire voir, diſoit-elle, à un peuple qu'elle aimoit, & dont elle vouloit être aimé. Madame de Noailles, premiere dame d'honneur, dont on n'avoit pas fait à la princeſſe un portrait avantageux, fut priſe en grippe, ridiculiſée, & fort peu écoutée dans ſes continuelles repréſentations, qui avoient toujours pour but & pour finale, *l'étiquette de la cour de France :* elle fut de-là ſur-nommée *madame Etiquette.*

Le goût de Louis pour ſa petite fille ne fut pas de longue durée. Le Dauphin & les princes ſes freres, toute la famille enfin avoient une averſion décidée pour la Dauphine, monſieur le Dauphin ſur-tout ne faiſoit pas échapper la plus légere occaſion de la mortifier. Le roi eût bien déſiré que la Dauphine eût fait changer cette haine & cette conduite dans des ſentimens tout oppoſés, il lui en dit quelque choſe, il eut

même la bassesse de faire manger cette impudique créature avec celle qui tenoit la place de la reine de France. La jeune princesse auroit dû en être révoltée ; elle ne fit que se permettre à cet égard les plaisanteries les plus ameres. Le roi ne put les ignorer, il n'osa montrer ouvertement son mécontentement ; mais il devint froid, rèveur, & cessa dès ce moment les choses agréables qu'il disoit sans cesse à la Dauphine.

Ce changement fut comme le signal des dissentions domestiques qui agiterent & qui agitent encore la famille royale dans l'intérieur: ces dissentions, qui ont plus d'une fois causé de scandaleux spectacles, aigrirent le caractere de Marie-Antoinette, qui jusque là avoit vu plier tout devant elle à l'ombre de la faveur étonnante où elle étoit auprès du roi.

Madame la comtesse de Provence, la plus vaine, la plus intrigante & la plus jalouse des êtres féminins (5), ne se consoloit pas de n'avoir pas été appellé à la place la plus proche de la couronne, elle haïssoit mortellement la Dauphine, autant qu'elle méprisoit sa sœur, la comtesse d'Artois. Cette derniere, sans consistance, sans

esprit, sans idées (6), n'est occupée tout le jour qu'à écouter les sales discours de la Dupuis, sa femme-de-chambre & nourrice de son époux, auquel par fois elle procure des femmes, cette princesse, dis-je, seroit dans la plus parfaite nullité & la plus délaissée de toutes les princesses, si son tempérament ne lui eût donné la faculté de faire des enfans, sa fécondité fait son existence, son crédit, & malgré ses défauts la rend au moins supportable aux François, qui aiment, sans savoir pourquoi, à avoir des enfans dans la famille de leur maître.

Ces trois jeunes femmes (7), comme on le voit, étoient plus faites pour recevoir toutes les impulsions que pour en donner aucune, aussi chacune d'elles a pris celles que lui ont données les femmes qui l'approchoient le plus. Comme leurs foiblesses ont fait souvent varier en amitié leurs passions dans ce genre, & leur caractere, elles fournissent un composé aussi bisarre qu'indéfinissable.

Les trois princes, leurs époux, n'ont pas plus de force que de valeur. L'aîné, absolument inepte, se meut par une vanité intérieure qui fait qu'il rapporte tout à lui. Tant qu'il a été dauphin, ses occupations,

ſes goûts & ſes plaiſirs ont annoncé combien étoit étroit le cercle de ſon génie, depuis qu'il eſt roi, un ſourire, une careſſe de ſa femme change tout, fait tout & culbuteroit la monarchie, s'il n'étoit retenu par quelques conſidérations que lui inſpire le comte de Maurepas. Ce chef du conſeil du plus foible des princes, & du conſeil le plus originalement compoſé, a pour principe unique une indifférence ſuprême pour tout ce qui peut arriver, tranquille ſur tous les événemens, occupé uniquement des fonctions de ſon eſtomac, pour lui le reſte eſt un vain ſonge. De ſa garde-robe il voit s'annuller & tomber les miniſtres qui ſe croyent le plus ſolidement établis, & il ſe délecte de la baſſeſſe des gens qui veulent être quelque choſe. Homme d'eſprit, plein de talens, homme charmant en ſociété, qui rend ſa vieilleſſe aimable; mais abſolument mauvais miniſtre par ſon inſouciance. Comme c'eſt moins des miniſtres que nous voulons parler que des maîtres & maîtreſſes, il ne ſera queſtion ſouvent de ce vieillard octogénaire que par la raiſon qu'il eſt à la fois au roi, à la reine, à Monſieur, à Madame, à monſieur le comte & à madame la comteſſe d'Artois,

d'Artois, qu'il rit de tout, glose sur tout; & qu'il est content pourvu qu'il digere à son aise à l'aide des bouffonneries de ce plat Beaumarchais, qui, à tant par soirées, représente aux soupés, derriere le fauteuil du comte & de la comtesse de Maurepas.

Le roi est donc un homme nul & de toute nullité, tant au physique qu'au moral. Monsieur est atteint & convaincu d'une aussi fatale conformation; ce qui rend Madame furieuse, sur-tout quand elle voit les grossesses de la reine, & sa stérilité, malgré qu'elle ait employé, pour la faire cesser les mêmes moyens qu'Antoinette. Monsieur est haut, vain, dur, politique, sans esprit & vilain (8), sa constitution n'annonce pas qu'il fasse de vieux jours, & son génie ne nous promet pas de grandes choses. Il parle de tout, parce qu'il a une mémoire prodigieuse, sans avoir rien approfondi, il s'enferme dans son cabinet pour avoir l'air de donner une partie du jour à l'étude & à acquérir des connoissances utiles; mais il ne s'y occupe qu'à des niaiseries, ou à faire un journal critique des événemens de la monarchie, & de tout ce qu'il apprend de ses flagorneurs, qui sont la gazette de la cour & de la ville, souvent il passe des

heures entieres à admirer ſes diamans, qu'il aime avec concupiſcence, qu'il achete uſurairement, & qu'il accumule, comme un avare amaſſe de l'or pour ſe mettre ſans ceſſe à genoux devant. Ce prince, avant d'être marié, étoit galant envers les femmes, & avoit l'air de ſuivre à cet égard les traces de ſes ancêtres ; mais depuis il ſemble qu'il ait contracté avec ſa femme l'air mépriſant & dur qu'elle a vis-à-vis de ce qui l'entoure, il ne voit plus les femmes que pour leur trouver des ridicules, il n'en parle plus que pour en dire des ordures, ce qu'il aime avec paſſion, on ſait qu'il a pour maîtreſſe une madame du Terrage, femme d'un premier commis du contrôle général; mais on ignore pourquoi il la conſerve, & à quel uſage il s'en ſert.

M. le comte d'Artois, le moins mauſſade des trois (9), ſeroit d'une jolie figure, s'il n'avoit pas toujours la bouche ouverte, ce qui lui donne un air bête, qu'il ne juſtifie que toutes les fois qu'il veut parler, il eſt bien fait, il a aſſez bonne grace, bruſque, dur, emporté, vilain, n'ouvrant la bouche devant les femmes que pour leur dire des ordures & les faire rougir, & devant les hommes que pour leur dire des groſſiéretés

auxquelles on ripofte fouvent. Ce prince n'aime à la fois, que les femmes, le jeu & le vin ; vivant dans la débauche de toute efpece, avec fon coryphée, le duc de Chartres, le plus plat & le plus lâche des princes de fon fang, qui réunit en fa laide perfonne tous les vices imaginables, efcroc, avare, ivrogne, fans mœurs comme fans vertu, il eft la honte de la famille, comme l'exécration des François (10). Le comte d'Artois n'eft entouré dans fon intérieur que d'efpeces, à commencer par le prince d'Henin, fon capitaine des gardes, indigne en tout genre des emplois dont on le décore journellement, maquereau, bardache, &c. &c. une foule d'&c. ; de plus, ci-devant premier maître d'hôtel, & premier intendant des finances & maifons de Sophie Arnauld, premiere chanteufe de l'académie royale de mufique, & premiere tribade de fon fiecle.

La dauphine, à fon début, eut l'air de s'attacher au comte d'Artois: il en fera parlé à fon lieu. Elle commença donc à bannir de la cour toute efpece d'étiquette, & fubftitua la liberté la plus décidée au cérémonial impofant établi par la feue reine, feule bonne chofe que cette princeffe ait faite de fa vie.

Elle ne tarda pas de s'ennuyer des inutiles caresses de son époux, & autant par goût naturel, que pour donner le change, elle se livra aux emportemens & aux caresses de ses femmes.

Antoinette formoit de loin le projet de devenir grosse; c'étoit le point essentiel des instructions qui lui avoient été données en partant de Vienne, par la savante impératrice, sa mere. Elle permit à son auguste époux d'épuiser toutes ses ressources sur cet objet, elles furent aussi courtes que vaines. Il fallut donc avoir recours à un amant; on ne vouloit pas descendre dans la classe des machines à engendrer, on vouloit un joli homme, un homme aimable, enfin quelqu'un qui, avec de grandes facultés, pouvoit en quelque sorte être avouée, & tel que cette avanture, si elle devenoit publique, ne pût le perdre.

N'osant pas délibérer seule sur un objet de cette conséquence, Antoinette envoya un courrier secret & sûr à Vienne, parce qu'elle ne vouloit pas se fier au général Merci, qui n'avoit pas inspiré la confiance, & avec lequel d'ailleurs on ne pouvoit être trop long-temps en conférence. Le courrier revint & apporta la réponse de l'oracle consulté : la voici mot à mot. « Puisque

vous avez du goût pour les femmes, ma chere fille, il faut vous satisfaire; mais y mttre de la constance, de la modération & de la retenue; la premiere de ces vertus conserve la réputation, & les autres la santé; puisque rien ne mollit & n'use d'aussi bonne heure que ce métier. Votre mari ne peut ni ne pourra jamais vous faire d'enfans; ce mal est grand sans doute: une reine stérile est sans considération comme sans appui; mais ce mal n'est pas sans remede. Il faut donc faire comme moi, prendre un faiseur: choisissez-le comme j'avois choisi le prince Charles, grand, beau, jeune, & sur-tout vigoureux, prenez-le dans les hommes de la cour les plus proches de vous; cet événement ne pourroit, quoi qu'il en arrive, les compromettre; ce sera un appui de plus pour vous, en cela vous serez plus heureuse que je ne l'ai été; tout l'univers a connu ma galanterie & ses effets; on peut ignorer la vôtre, si vous la couvrez avec soin du manteau de votre passion pour votre sexe; mais je vous le répete, ma fille, ménagez-vous ». Le conseil fut suivi, & (à la discrétion & la constance près) tout

alla comme la chere maman l'avoit ordonné.

La ducheſſe de Péquigny fut la premiere honorée de la confiance & de l'intimité de Marie-Antoinette. Elle amuſa long-temps par ſes bons mots & ſon eſprit, ſurtout par ſes continuelles plaiſanteries ſur le compte de la Dubarry, qui étoit la bête noire de toute la famille; mais cet eſprit cauſtique, & ſon goût pour le ſarcaſme la firent craindre & lui firent des ennemies, elles profiterent pour la perdre de ce qui la faiſoit aimer; elle fut diſgraciée.

Le feu duc de la Vauguyon, cet ennemi capital du duc de Choiſeul, auquel il faiſoit un guerre ouverte, cherchoit à appuyer ſon parti chancelant. Il imagina que s'il pouvoit placer la ducheſſe de Saint-Maigrin, ſa bru, dans le lit de la dauphine, elle ſerviroit à ſes vues contre ſon ennemi, & auroit la place de dame d'atours. Cette ducheſſe, une des plus belles & des plus aimables femmes de la cour, étoit bien digne d'occuper la place de favorite; elle y parvint aiſément, & plut beaucoup dans le déduit amoureux; mais ſon regne ne fut pas de longue durée. Son peu de génie en politique lui fit ménager la comteſſe Du-

barry, ſans cependant la voir, mais elle ne la déchiroit pas en particulier & ne lui faiſoit pas des mines en public : elle voulut ce qui s'appelle ménager la chevre & le choux : cela déplut ſouverainement, & cette nouvelle amante ne tarda pas à être répudiée.

Madame la ducheſſe de Coſſé ſuccéda à madame de Saint-Maigrin, elle fut nommée premiere dame d'atours ; à la demande de ſa maîtreſſe, qui en parla au roi, en excluant nommément madame de Saint-Maigrin. Cette troiſieme eût joui de la plus grande & la plus conſtante faveur, ſi ſon caractere ſérieux, philoſophe & raiſonnable eût pu ſympathiſer un peu davantage avec la frivolité & le goût des plaiſirs vicieux de la dauphine : la même année vit éclore & finir cette intimité.

Juſqu'à la mort de Louis XV, ce goût pour les femmes n'avoit encore laiſſé entrevoir dans Marie-Antoinette que celui qu'elle auroit dû avoir plus naturellement pour les hommes. Elle ſembla, pour un moment, avoir jetté les yeux ſur le comte d'Artois ; mais on aſſure que ce prince, peu capable d'ailleurs de la moindre réflexion, en fit aſſez pour ne pas vou-

loir courir les risques de se donner un maître : soit par ce motif, soit par celui de la vie trop licentieuse, qu'il préféroit à la nécessité de mettre de la retenue & de la délicatesse dans un pareil engagement, tout parut se réduire, entre le petit frere & la petite sœur, à des promenades nocturnes & des jeux trop innocens pour qu'ils pussent être long-temps du goût de la bouillante Antoinette.

La marquise de Mailly occupoit, pendant cet intervalle le siége de la confiance & de l'intimité; elle étoit de toutes les parties & de tous les conseils de la nouvelle reine; elle épioit tout, savoit tout, & rapportoit tout. Enfin le comte de Dilon, surnommé le beau Dilon, revint à la cour, où il avoit été page, & tourna tous les yeux vers lui; la reine ne fut pas la derniere à qui il fit impression; elle fit des avances, & fut préférée. De son côté, Dilon chercha à plaire & réussit : sans esprit, sans amabilité, une figure aussi usée que son existence, voilà en bref le portrait de celui qui devint le héros du jour, héros qui n'a que le masque de l'homme & de l'honneur. A Spa, il fut menacé de coups de bâton en présence du roi de Suede; il a fait des

excuses

excuſes à celui qui les lui a propoſés : ſemblable au Dilon qui vit à Bruxelles, il a pour tout mérite une belle figure, une ame ſale, & un cœur auſſi lâche qu'avili.

La ſéduiſante reine eut le ſecret de faire goûter ſon chevalier à ſon imbécille de mari, au point de lui faire accorder des graces & une faveur marquée : quand on jouoit, le roi étoit le caiſſier de Dilon, & lui donnoit l'argent dont il avoit beſoin pour faire la partie de la reine. Dilon perdoit toujours, & cela n'ennuyoit pas le roi, qui n'eſt pas plus généreux que ne le ſont en général les Bourbons. Il prit enfin cette liaiſon de la meilleure part, juſqu'au moment d'une indiſcrétion marquée. La reine, à un des bals qu'elle donnoit au château, & pendant leſquels elle ne danſoit preſque qu'avec Dilon, prétendit avoir une palpitation de cœur effroyable : elle fit mettre la main ſur ſon cœur à ſon auguſte époux ; & après lui, au cher comte, qui eut la hardieſſe de s'y prêter en préſence de ſon maître. Le roi prit mal la plaiſanterie ; on craignit déjà pour Dilon ; mais l'humeur ne tarda pas à diſparoître. L'adroite Antoinette appaiſa tout avec une careſſe & quelques mots tendres:

l'amant reprit la confiance avec la faveur ; & le nigaud de mari rentra dans son insouciance & sa nullité.

Malgré la reine, Dilon partit pour son régiment ; après qu'elle eut vainement demandé au rétif M. de Muy, une dispense de rejoindre, sous prétexte que ce colonel lui étoit nécessaire pour ses bals & ses promenades ; la séparation fut cruelle de part & d'autre. Madame la princesse de Guémenée sécha les pleurs de l'amante, & quelques grisettes consoloient l'amant.

Les amours de la reine, pour la vigoureuse & lubrique Guémenée, furent de nature à faire augurer aux plus fins courtisans que son regne auroit la plus longue durée. Un rendez-vous n'attendoit pas l'autre : on faisoit dans l'intérieur des séances de deux heures, encore ne pouvoit-on parvenir à y éteindre les feux de sa passion ; car en public & devant les femmes-de-chambre, on se faisoit les caresses les plus lascives. Tant d'amour cependant s'évanouit, & fut traité comme une affaire de garnison ; le militaire revint de son régiment, & madame de Guémenée se retira.

L'hiver, cette année, fut des plus bruyans;

les bals à la cour, ceux de l'opéra, le jeu, les ſoupers agréables, & les ſpectacles occuperent toute la cour. Dès que l'on fut aſſuré que la reine ſe rangeoit un peu du côté des hommes, les ſeigneurs de la cour ſe mirent ſur les rangs. Le fade & merveilleux vicomte Delaval ſe crut un moment en faveur; mais on donnoit le change. Dilon étoit ſur les dents, & ne faiſoit que de l'eau claire; il falloit changer & mieux choiſir à tous égards; les intrigues, les démarches, les propos furent pendant cet hiver pouſſés à l'excès; la reine ſe conduiſit avec une ſi indécente liberté, que les prudes de ſa cour ſe crurent en droit de lui faire des repréſentations.

Madame la princeſſe de Marſan, qui ne connut de l'amour que les peines, & qui pleure encore la perte d'un amant chéri, tué pendant la guerre de 1744; madame de Maurepas, digne & très-reſpectable paſſion de l'abbé de Verry, haſarderent quelques remontrances que l'on écouta avec bonté, mais dont on fit peu de cas: cela devoit être ainſi.

Enfin le ſuccès couronna les vœux d'Antoinette; elle avoit long-temps donné

le change ſur ſes goûts & ſur ſes paſſions, & croyoit, par ce moyen, avoir maſqué la dominante : elle devint groſſe, matiere aux obſervations ; toute la cour ſe crut intéreſſée à cet événement. Monſieur & madame, monſieur & madame la comteſſe d'Artois ne trouverent pas le fait plaisant. Chacun eut donc ſon cercle, & chaque parti déchira à belles dents la pauvre Antoinette.

Cette groſſeſſe avoit pris époque pendant les bals & les fêtes que la reine donna à ſon frere l'archiduc, qui fit en France, pendant ſon ſéjour, autant de ſottiſes que de démarches. Vain ſans valeur, haut ſans décence (11), il montra la groſſiéreté allemande dans tout ſon jour. Il n'eſt pas de mon plan de parler de ſon impoliteſſe ni de ſes prétentions chimériques envers nos princes. Il parut à la cour pour s'y faire juger & mépriſer ; & ſi le Sartine & le duc de Choiſeul n'euſſent fêté ce petit prince, il eût paſſé en France comme ces charlatans, qui ne ſont remarqués que les premiers jours qu'ils font rire.

Chacun raiſonna ſur cette groſſeſſe : les femmes qu'elle avoit eues, & qui l'avoient crue uniquement attachée à ſon ſexe, ne

lui pardonnerent pas d'avoir eu un amant; c'eſt l'uſage des dames de cette religion. On chercha le héros, il fut aiſé à trouver; on nomma le duc de Coigny, & toutes les conjectures ſe réunirent en ſa faveur. Ce ſeigneur aimable, d'une belle figure, ayant les mœurs les plus douces, & la tournure la plus ſatisfaiſante, des yeux qui parlent beaucoup, & une ſanté en tout point différente de l'expirant Dilon, avoit, depuis quelque temps, fixé les regards de la reine; il s'étoit conduit avec la plus grande circonſpection, & l'auroit ménagée ſi elle n'eût pas elle-même cherché la publicité par ſes imprudences. On calcula l'heure, le moment & le lieu où la groſſeſſe s'étoit opérée. On rappella un bal de l'opéra où la reine s'étoit maſquée en capotte griſe, & avoit fait maſquer de même pluſieurs femmes de ſa ſuite; le duc étoit ſeul dans une loge aux ſecondes: à la faveur du déguiſement, Antoinette ſe perd parmi ſes compagnes, ſe gliſſe dans la foule & vole à la loge. Quelques momens après, la ſuite inquiete, cherche la princeſſe; on la trouve ſortant de la loge, & ſi agitée de l'acte qu'elle venoit de faire, qu'elle tomba preſque évanouie ſur l'eſcalier: une femme

marqua cet inſtant ſur ſes tablettes ; elles circulerent, & preſque toutes les femmes de la cour l'eurent ſur les leurs écrit en lettres d'or. Madame de Guémenée, dont l'outrage étoit le plus récent, fut celle qui ſe contint le moins dans ſes propos ; elle fut diſgraciée avec dureté, renvoyée de la cour & remplacée dans ſa charge de gouvernante par madame de Marſan, malgré ſon ſermon ſi infructueuſement & ſi mal-adroitement fait.

La reine regardoit ſans doute ſes intrigues avec les hommes, ou comme une néceſſité, ou comme un goût de paſſage que les filles appellent des *caprices* : elle ne pouvoit d'ailleurs éteindre ſes bouillans deſirs dans les ſuites d'une intrigue qui ne fourniſſoit pas des moyens d'être ſans ceſſe avec l'objet qui les inſpiroit ; c'eſt ce qui la détermina à conſerver toujours une femme avec laquelle elle étoit dans la plus étroite liaiſon. Madame la princeſſe de Lamballe, depuis long-temps l'amie d'Antoinette, ne fut initiée dans les grands myſteres de l'intimité, qu'après madame de Guémenée. On avoit tout fait pour madame de Lamballe. Madame de Noailles avoit commencé ſon ſervice auprès de la

dauphine par déplaire souverainement, & cela n'est pas difficile à présumer. Elle éprouva de la part de sa maîtresse tous les désagrémens & toutes les rebuffades imaginables ; mais les Noailles se rebutent-ils ? Rien ne leur coûte, rien ne les mortifie, rien ne les arrête quand leur intérêt y est pour quelque chose. Madame Etiquette, en suivant ce systême, ne vouloit pas se retirer, & il n'étoit pas décent de la chasser sans qu'elle le méritât positivement. Un ami des Noailles conseilla à la reine de créer une charge dans sa maison qui réduiroit à rien celle de madame de Noailles, tant par rapport aux émolumens qu'aux prérogatives. On imagina la charge de surintendante de la maison ; & pour écraser davantage la premiere dame d'honneur, il fut question de donner cette charge à une personne dont le rang & la naissance l'éclipseroient ; la princesse de Lamballe fut choisie. Jeune, aimable, séduisante par sa taille & sa figure, tendre & sans passions, elle en avoit inspiré ; ce moyen la rapprochoit ; elle étoit la favorite par excellence ; il falloit tout faire pour elle.

La reine proposa cette augmentation de dépense dans sa maison à M. Turgot, qui

eut la mal-adreſſe de la refuſer, & ce fut ſa perte. Les mécontentemens de la ſouveraine, ſemblerent autoriſer les plaintes de toutes les femmes de la cour, même des femmes-de-chambre, qui formoient un parti nombreux contre un miniſtre qui joignoit, à beaucoup d'autres défauts, celui de ne pas aimer le beau ſexe; les autres ennemis de M. Turgot, & les gens qui, par eſſence autant que par intérêt, ne peuvent ſouffrir les miniſtres trop long-temps en place, ſe joignirent à cette cabale. La reine ſe ſervit de l'autorité qu'elle avoit ſur ſon auguſte époux. M. Turgot fut renvoyé, & madame la princeſſe de Lamballe fut nommée ſurintendante de la maiſon de la reine, avec 400,000 livres d'appointemens. Le regne de cette favorite dura juſqu'après les couches de la reine, pendant leſquelles elle ne la quitta pas. La faveur des Coigny éclipſa la princeſſe, qui ſe retira prudemment de cette grande intimité. Elle n'en fut pas moins humiliée, ſur-tout quand elle ſe vit ſur le point d'être éclipſée par une Polaſtron. Comptant un peu trop ſur ſon crédit, elle porta ſes plaintes au roi ſur le mépris que la reine lui faiſoit éprouver; le roi ne fit qu'en rire, ne

répondit rien, & courut en dandinant à sa forge finir un cadenas qu'il avoit commencé la veille, & qui étoit très-pressé. La fiere savoyarde ne s'en tint pas là ; elle s'adressa à son beau pere. Ce caffard, sensible comme un dévôt, courut au curé de Saint-Eustache. Le pasteur promit d'en parler au roi à la premiere confession, & en attendant on résolut de tenir ferme. Comme le secret de la confession du roi au curé n'est qu'entre trois, on l'ignore; mais on a vu le froid de la reine continuer contre madame de Lamballe, qui, sans y avoir égard, a continué l'exercice de son emploi avec autant de fierté que d'audace & de dignité.

La grossesse de la reine avançoit ; malgré la certitude que l'on avoit sur le faiseur, on donnoit encore plusieurs autres peres à cet enfant si désiré. Le roi seul de sa cour étoit dans l'erreur & se l'attribuoit ; le plus doux des maris, le seigneur du château de Versailles se complaisoit dans sa progéniture prochaine, & tous les courtisans au fait du secret applaudissoient à la sottise du prétendu papa. Madame experte en intrigues, & qui connoissoit à fond celles de sa belle-sœur,

n'étoit pas dupe du fait. Elle en avoit inſtruit ſon mari, qui avoit inſcrit les détails curieux dans la collection qu'il a faite des annales ſavantes du regne de ſon illuſtre frere, de ce qui ſe paſſe dans ſon intérieur, même dans ſa forge qui n'eſt pas celle de Vulcain ; car il n'y fabrique pas des lacs pour y enfermer les amans de ſa femme & les prendre ſur le fait. Cet ouvrage érudit, du plus érudit des princes de ſon ſiecle, fera un jour l'ornement de ſa bibliotheque, comme il fait actuellement l'éloge de ſon eſprit & de ſes connoiſſances.

L'accouchement de la reine fut long & pénible, elle fut même quelques momens en danger ; Vermont ſon accoucheur, qui paſſe pour ignorant, la ſauva par une ſaignée qu'il ordonna contre l'opinion de la faculté. Les amans & les maîtreſſes, pendant ce moment, étoient déroutés. Le Dilon étoit loin (2) ; Coigny ne ſe montroit qu'à peine ; Laval avoit été éconduit ; ces trois courtiſans étoient même excédés d'un bonheur qui pouvoit avoir pour eux les ſuites les plus funeſtes. Le duc de Coigny, ſur-tout, à qui le public accordoit l'honneur de la paternité, avoit plus d'une fois pâli à la vue des élance-

mens de joie ridicule que le roi avoit montrés en prenant les mains de Vermont, et tenant dans ses bras l'enfant qui venoit de naître, puis voulant imiter Henri IV, ce héros à jamais chéri, qu'il croit son patron, et auquel il dit qu'il ressemble, parce que le sot public qui gâte tout, dans un moment de démence & d'adulation, a fait une aussi étrange comparaison; il le montroit à l'assemblée avec l'air de la plus grande satisfaction; & adressant la parole à M. d'Aligre, premier président du parlement: « voyez-moi, monsieur, & dites bien » que cette fille est de moi. »

Quand la reine fut relevée de ses couche, le tableau des amusemens de Versailles changea. Plus de bals, peu de jeu, mais beaucoup de promenades, & sur-tout des promenades nocturnes. Dès les premiers beaux jours, on s'assembla le soir à l'entrée de la nuit sur la terrasse du château, au parterre du Midy. Tout Versailles s'y rendoit; les femmes de toutes especes y jouoient un rôle, & y continuoient un cours de débauches. Les femmes de la cour, les femmes-de-chambres, les femmes des premiers commis, des bour-

geois, des valets du château, & même les grisettes se mêloient & promenoient ensemble dans l'obscurité : on finit par se déguiser ; la reine, Monsieur, M. le comte d'Artois, & leurs singes, couroient la terrasse & même les bosquets : les femmes avec des capottes, & les hommes avec des redingottes & de grands chapeaux rabattus sur le nez. On se perdoit, on se retrouvoit, & tout étoit au mieux dans le meilleur des mondes possibles.

La musique des gardes françoises rendoit encore ces scenes plus touchantes par les airs les plus lascifs qu'elles jouoient pendant plus de deux heures sous les fenêtres du château. Le vieux Biron manque-t-il la moindre occasion de faire le chien couchant ; ce héros de l'opéra qui fait combattre ses soldats avec tous les bouffons & dans tous les spectacles, moyennant un salaire qu'il partage ; qui avilit l'état militaire par ce genre de prostitution ; qui vend les emplois de son corps au plus offrant & au plus riche : corps dans lequel le marquis est à côté du marchand, les fils de banquier à côté du comte & du bourgeois décrassé. Ce Biron enfin, qui n'est bon qu'à faire ranger

les fiacres, étoit le courtisan le mieux instruit de ce qui se passoit pendant toutes les nuits, par le moyen de ses sentinelles qu'il chargeoit d'épier ; en intrigant adroit, il disoit tout tout bas, & se faisoit encore valoir par son secret.

Enfin, tant que l'été dura, ces nocturnales durerent. Il est inoui combien la reine chercha & trouva d'avantures, hommes & femmes, elle essaya de tout. Un garde-du-corps ne la connoissant pas, la prit sous le bras, & la mena dans un bosquet, en lui tenant les propos les plus positifs, & là il se mit en devoir d'exécuter les promesses qu'il avoit faites en chemin : l'occasion & le moment n'étoient pas favorables, on se débarrassa en riant, des mains du ravisseur ; il fut remarqué & suivi ; aussi le lendemain il fut renvoyé en Normandie, fouetter ses lievres, & depuis il ne parut plus à la cour.

Quelques jours après, notre Antoinette, alternativement conduite par sa passion pour les femmes, & par le desir d'avoir des enfans, rencontra sur la terrasse une grande femme, bien faite & ayant de la tournure ; elle l'acoste à l'om-

bre du déguiſement & d'un mot de ralliement, convenu entre cette femme & une de ſes amies, qu'elle appelloit ma ſœur. Celle-ci dupe de la reſſemblance de la taille de la reine avec celle de ſon amie, la prend par le bras, badine beaucoup avec elle, paſſa en revue la plupart des femmes de la cour, la reine même fut touchée, mais légérement; la femme avoit de l'eſprit, elle plut, & l'on ſe donna rendez-vous pour le lendemain, à pareille heure. Antoinette, en la quittant, donna ordre qu'on la ſuivît, & qu'on eût à ſavoir qui elle étoit pour lui en rendre compte à son lever : quel fut le chagrin & les regrets de la reine, quand elle apprit que cette beauté ſi charmante, qui l'avoit tenue éveillée toute la nuit, & avec laquelle elle ſe promettoit des plaiſirs inconnus au reſte des mortels, étoit la laide, la ſale, la bavarde & la dégoûtante Manon Louſtenau, mariée depuis dix ans à un neveu de l'abbé de la Ville, nommé Deſons, qui avoit eu la bravoure de lui faire un enfant étant fille, & qui, pour récompenſe d'un ſi haut fait, fut réduit à l'épouſer; c'eſt bien mal reconnoître un tel mérite. Cette malheureuſe créature, la ga-

zette du quartier, ne manqua pas au rendez-vous, mais elle reconnut ſa prétendue ſœur, & vit par l'expulſion qu'on lui donna, qu'elle avoit d'abord été méconnue ; quelque peu honorable qu'ait été cette avanture pour madame Deſons, elle n'a pu la taire : c'eſt d'elle-même que l'auteur la tient.

Un autre jour, notre Antoinette qui ne ſe corrigeoit pour rien au monde, vouloit, à quelque prix que ce fût, trouver, comme on le dit trivialement, *chauſſure à ſon pied ;* aborda un jeune homme, qui lui parut au clair de la lune, être aſſez bien fait, & d'une jolie figure ; elle ne ſe trompa point, & ſon inſtinct pour cette fois, la ſervit mieux qu'elle ne l'auroit pu deſirer. Ce jeune homme eſt un enfant de l'amour, & beau comme lui ; il venoit tout récemment d'avoir une place de commis au ſecrétariat de la guerre, par la protection d'une comteſſe qui eſt ſa mere, & qui ne put jamais diſtinguer qui en étoit le pere. Tendre, ſenſible, doux, innocent & timide, il fut loin d'abord de deviner à qui il avoit l'avantage de parler ; on le queſtionna ſur la ſituation de ſon cœur ; ſes réponſes & ſon

ingénuité, enflammerent la trop inflammable princeſſe ; on lui paſſa la main ſous le menton que l'on trouva ſeulement garni du plus léger duvet, ſa peau douce & fine annonçoit l'âge des plaiſirs ; on en fut plus convaincu quand on ſut qu'il n'avoit que dix-ſept ans, & qu'il ne connoiſſoit de l'amour que le nom ; malgré ſa timidité & ſon embarras, on diſtingua une ſorte d'eſprit dans le nouvel Adonis ; enfin il plut, ſa figure, ſon ton, ſa taille, tout, juſqu'au ſon de ſa voix, ſe tracerent dans le cœur de notre héroïne en traits de feu : on le quitta ſans ſe faire connoître, & on lui donna rendez-vous pour le lendemain à la même heure & au même lieu.

On ſait que le ſommeil & l'amour s'accordent mal enſemble ; le même ſentiment qui avoit fait du progrès ſous les lambris dorés du château de Verſailles, avoit ſuivi notre jeune homme dans ſa petite ſolitude. L'aventure après l'avoir étonné, l'avoit enflammé à ſon tour. Nature & jeuneſſe lui firent ſentir que juſqu'à ce moment il avoit exiſté dans un néant qui n'étoit pas fait pour lui, ou, pour mieux dire, qu'il n'avoit pas exiſté. Il ne ferma

pas

pas l'œil de la nuit ; la journée lui parut un ſiecle : les diſtractions, l'ennui, le découragement & un mal-aiſe, juſqu'alors inconnu, s'emparerent de ſes ſens, & l'accablerent juſqu'au moment fortuné où il alloit rejoindre celle qui cauſoit tout ce ravage ; il en étoit de même chez Antoinette, à la jouiſſance près dont elle connoiſſoit les délices ; ce qui rendoit encore ſon impatience d'autant plus grande. On s'occupa des moyens de connoître le héros qui devoit être couronné ; on y réuſſit ; & l'on n'en fut que plus décidée à profiter de la circonſtance heureuſe que l'amour procuroit ; en conſéquence on arrangea tout pour pouſſer l'affaire à fin, pour peu que cela convienne. On fit une confidence à Campan, valet-de-chambre, chargé de la partie des plaiſirs, habitué à entendre à demi-mots, et fort adroit dans l'exercice de ce ſublime emploi ; tout fut diſtribué au gré de l'impatiente & amoureuſe maîtreſſe.

On ignore qui fut le premier au rendez-vous ; ſe voir, faire un cri & s'élancer dans les bras l'un de l'autre, furent l'affaire d'un moment : on ſe dir des mots entre-coupés, on ſe donna des baiſers

comme ſi l'on ne s'étoit vu depuis un ſiecle ; enfin on ſe jura de s'aimer toujours, avant ſeulement d'avoir commencé à parler d'amour. Charmans effets du deſir effréné de l'un, ainſi que du beſoin d'aimer & de jouir de l'autre. La reine, pour qui le moindre retard pouvoit être auſſi dangereux que nuiſible, conduiſit inſenſiblement ſon futur amant dans un boſquet éclairé avec art, & préparé avec ſoin par l'induſtrieux Campan : ils furent heureux ; amour, tire le rideau ſur ce qui ſe paſſa dans ce lieu de délices. Adonis ne connut Vénus qu'après la jouiſſance ; la crainte & l'excès de ſon bonheur ne firent d'autres effets ſur lui, que de lui bien faire ſentir la néceſſité du ſilence.

On rentra dans la foule ; le jeune homme, tremblant & hors de lui, eut beſoin d'être raſſuré ; & c'eſt ce que l'on fit ſi adroitement, qu'il reprit ſes ſens, & fut au bout de quelques minutes en état de répondre aux différentes queſtions qu'on lui fit. L'amour disparut, & fit place à l'intrigue. Depuis quelque temps on en vouloit au prince Montbarey, miniſtre de la guerre ; on queſtionna le jeune homme ſur ſon compte, ſur celui

de la Renard, avec laquelle vivoit ce miniſtre, ſur ſes fréquentes orgies, à la ſuite deſquelles on étoit obligé de le mettre au lit; & enfin ſur tout ce qui pouvoit procurer des renſeignemens. Le jeune homme répondit avec adreſſe & prudence; il étoit d'ailleurs trop nouvellement au ſecrétariat pour être initié dans aucun myſtere : on le vit bien; on le chargea d'*examiner* & de rendre compte. Avant de ſe quitter, il fallut pourvoir aux moyens de ſe revoir. L'aventure du boſquet devenoit dangereuſe pour le nouvel Adonis : Campan fut conſulté. Il imagina de le charger, de la part de ſa maîtreſſe, de copier de la muſique; il promit de la porter & rapporter lui-même, & donna les inſtructions les plus amples pour la compoſition d'un nouveau genre de muſique, qui ne pourroit être entendue que par ceux qui en auroient la clef.

MONSIEUR & M. le comte d'Artois ne perdirent pas leur temps pendant ces promenades. C'eſt-là où MONSIEUR fit la connoiſſance de madame du Terrage, & c'eſt ſur ces gazons où il quitta ſa grandeur pour s'armer de la houlette du charmant berger Tircis : c'étoit le nom de

ralliement qu'ils s'étoient donné ſur la terraſſe.

Inconſtante en amans comme en maîtreſſes, notre Antoinette ne tarda pas à renvoyer le duc de Coigny. Elle s'autoriſa d'une multitude de raiſons; les propos devenoient ſi forts, qu'ils faiſoient craindre que le roi ne prît un parti violent. Les certitudes trop phyſiques de cet engagement donnoient de trop fortes armes à la méchanceté, & allarmoient notre amante. Le pire pour M. de Coigny, c'eſt que la reine n'avoit fait qu'une fille, & ce n'étoit pas là ſon compte: ſon vœu n'étoit pas plus rempli que le motif qui l'avoit déterminée à une démarche auſſi dangereuſe. Le Coigny fut diſgracié; & notre reine, tout en ſuivant l'aventure du boſquet, revint à ſon penchant naturel pour les femmes.

Madame la princeſſe de Lamballe fit place à madame de Polignac, appellée *madame la comteſſe Jule.* Cette belle paſſion, qui dure encore, n'a rien d'égal que l'attachement & les ſottiſes du feu roi Louis XV. pour madame de Pompadour. Comme cette derniere, madame la comteſſe Jule coûte à l'état des ſommes

immenſes. Madame de Pompadour avoit des amans, Jule vit publiquement avec M. de Vaudreuil (13): & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il eſt auſſi bien avec la reine & le roi qu'avec la comteſſe Jule. Madame de Pompadour pardonnoit, & même procuroit à ſon auguſte amant des plaiſirs de paſſade, madame Jule en pardonne à Antoinette: en dernier lieu même elle lui a procuré la petite Laborde, femme de l'ancien valet-de-chambre du roi, qu'elle a fait ſa lectrice. Madame de Pompadour vendoit des emplois, des bénéfices, des charges, des évêchés, &c. &c. Elle avoit des bureaux, un tarif & un premier commis pour cet objet (tout le monde a connu ſon Colin). Madame Jule vend pareillement évêchés, bénéfices, emplois, charges, &c. & c'eſt Vaudreuil qui eſt le miniſtre en chef de cette partie. Madame de Pompadour enrichit ſa famille, & mit ſon frere poiſſon au bleu; celle-ci en fait autant: au moins commence t-elle par ſon mari, qu'elle a fait duc; elle vient de marier ſa fille avec le fils de madame de Grammont: les graces & l'argent ont devancé cette ſuperbe union, le gendre a été créé duc, a une compagnie des gardes du

roi, & cela eſt actuellement à un point d'indécence, que la famille des Polignac & celle des Grammont envahiſſent tout, demandent tout, & que l'on ne peut faire un pas ſans les trouver dans ſon chemin en oppoſition.

L'hiver qui a ſuivi cette nouvelle liaiſon a été le même que les précédens, beaucoup de ſpectacles, de bals & de jeux. La coquetterie la plus raffinée a augmenté encore le luxe & la dépenſe, la reine a pris pour ſon miniſtre, dans la partie des colifichets, la Bertin, marchande de modes, qui n'eſt parenté ni de Bertin miniſtre, ni de Bertin caſuel; mais qui les vaut bien, elle travaille avec la Bertin comme ſon auguſte époux travaille avec ſes ſecrétaires d'état. Autre miniſtre femelle, c'eſt Guimard de l'opéra (14), pour la partie des gazes & des habillemens. Il eſt certain que les affaires de la France auroient pris depuis long-tems une excellente tournure, ſi le roi avoit mis dans le choix de ſes ministres la même ſagacité & le même jugement que la reine a mis dans le choix des ſiens : les Sulli, les Colbert, les Richelieu, ne peuvent dans leur genre être comparés à la Bertin

& à la Guimard dans le leur. Un homme digne de foi a été témoin du départ de la Bertin pour Verſailles, emportant, dans un porte-feuille fermé à clef, des échantillons de modes, & ne voulant pas vendre un bonnet à une dame en état de le lui payer au poids de l'or, en diſant : « Je vais » à la cour, je ne puis laiſſer ſortir cette » mode de chez moi que je n'aie fait mon » travail avec la reine, à qui ſûrement elle » plaira, & je lui en dois la préférence ». Rien de plus plaiſant que le ton de dignité que prit la griſette en tenant ce propos. Guimard, plus à portée des grandeurs, ne met ſans doute pas tant d'importance dans ſon travail ; mais elle n'y réuſſit pas moins bien, car il eſt impoſſible que la plus élégante catin de Paris ſoit mieux miſe que la reine.

Les plaiſirs de l'été furent diverſifiés ; les ſoirées de la terraſſe avoient déplu. Antoinette avoit, ſous ſes déguiſemens, eſſuyé des apoſtrophes & des propos durs. Monsieur & M. le comte d'Artois avoient profité du leur pour faire des conquêtes ; madame du Terrage, la petite Bèche & pluſieurs autres de cette eſpece, avoient été la proie de leurs incurſions, les maris

s'en étoient apperçus, & retinrent leurs cheres moitiés chez elles : ce n'etoit pas agir en maris de cour.

On changea donc ces plaisirs dans des jeux innocens & particuliers. On commença par interdire au public les promenades du parc après souper, on faisoit illuminer, tant bien que mal, une partie des bosquets, dans l'un desquels on avoit établi un trône de fougere, & là, on jouoit au roi comme les petites filles jouent à madame : on élisoit un roi, il donnoit ses audiences, tenoit sa cour & rendoit justice sur les plaintes qui lui étoient adressées par son peuple, représenté par les gens de la cour & du comité, par le roi & la reine, qui venoient se dépouiller de leur grandeur au pied de ce trône factice. On faisoit au nouveau roi les plaintes les plus originales les unes des autres : les peines & les récompenses ne l'étoient pas moins; mais au bout de quelques instans de ces plaisanteries, qui ne pouvoient faire qu'un bon effet, sa majesté, qui étoit presque toujours Vaudreuil, prenoit fantaisie de faire des mariages, il marioit le roi avec une femme de la cour, la reine avec un des hommes, (on a remarqué

marqué qu'il se l'approprioit le plus souvent), il en faisoit de même pour les autres hommes & femmes de la société, il les faisoit approcher par couples au pied du trône, ordonnoit que chacun se prît par la main, & là, avec tout le respect dû à ce nouveau genre de sacrement, & au nouveau roi qui se mêloit ainsi du sacerdoce, on attendoit le mot sacramental qui étoit *decampativos.* Aussitôt prononcé, chacun avec sa chacune fuyoit à toutes jambes vers un des bosquets qu'il choisissoit; défenses de par le roi des fougeres de rentrer avant deux heures dans la salle du trône; défenses d'aller plus d'un couple ensemble & dans le moindre endroit; défenses de se voir, de se rencontrer, de se nuire, de se chercher, ni de se parler. On assure que ce jeu plaisoit fort au roi, qui trouvoit très-plaisant de se voir ainsi détrôné sur l'herbe par Vaudreuil.

Cette année-la on devoit ordonner les eaux à la reine pour provoquer une seconde grossesse; mais les médecins sont tous tombés d'accord que ces plaisirs nocturnes, & sur-tout le *decampativos* feroient encore plus d'effet. D'ailleurs, M. Necker qui craint la dépense, & qui n'est pas de

l'avis des voyages, ayant été consulté, a dit que, malgré que le nouveau roi du soir coûtât presqu'autant que s'il l'étoit pour toute la journée, il valoit mieux s'en tenir à cette recette pour avoir un héritier du trône, qui seroit encore un grand objet de dépense pour l'Etat, quelque part qu'il fût fait, & par quel faiseur il nous fût procuré.

Ces petits jeux innocens ont, dit-on, mis le roi en humeur de détrôner à son tour quelque mari, il en a fait confidence à quelqu'un des officieux de cour dont il est entouré, & qui n'attendent que le signal du desir de leur maître pour lui fournir à l'envi les moyens de le satisfaire. Dans la minute on lui a procuré une femme-de-chambre de Madame, aussi jolie que bête, & faite à tous égards pour le sale physique de notre monarque, elle reçut ses attouchemens avec respect, le roi, de son côté, a mis dans cette occasion la même grace, le même sel & la même gentillesse qu'il met en tout, jugez comme il s'y est pris enfin; enfin, on est entré comme la chose étoit faite, & on a trouvé sa majesté renouant sa braguette, & riant de tout son cœur de ce rire fin & agréable qu'il a, de

l'entorſe qu'il venoit de donner au ſacrement. Il faut convenir que depuis Henri IV les graces & les agrémens de l'amour ont prodigieuſement dégénéré dans cette famille.

Madame Jule de Polignac eſt accouchée au milieu de tous ces plaiſirs. La cour, à ce grand événement, eſt venue paſſer huit jours à la Muette pour que la reine fût plus à portée de rendre ſes ſoins à ſa tendre amie, qui fait ſes couches à Paris, tout bonnement dans l'appartement de Vaudreuil. Effectivement Antoinette ne quitte pas le chevet de ſon lit, & lui ſert de garde accoucheuſe. Les ignorans, & ceux qui ne ſe connoiſſent pas plus aux intrigues de la cour qu'aux différents motifs qui les déterminent, trouvent ſingulier que madame Jule n'ait pas fait ſes couches au château de Verſailles, & ne ſe ſoit pas miſe à portée de ſon amie, cela paroît plus naturel, plus décent. Ces gens-là ne ſavent pas que cela n'eût pas convenu; ces fréquens voyages de Paris, ces viſites ont un but qui n'eût pas été rempli autrement. Madame de Polignac a fait un garçon, Vaudreuil fait donc faire des garçons, Coligny ne fait que des filles, *ergo*, *ergo*..... Madame Jule s'eſt prêtée

à la diſtraction de la petite Laborde, elle ſe prêtera à celle de Vaudreuil, ſur-tout pendant ſes couches qu'elle n'en a pas beſoin : d'ailleurs, que ne fait on pas pour conſerver ſa faveur & ſon amant ? A la fin de tout cela nous aurons un dauphin, je ne ſerai pas mauvais prophête ; il reſſemblera au roi comme lui reſſemble la princeſſe ſa fille, qu'il montre avec complaiſance, & qu'il aime par la raiſon de cette reſſemblance qu'on lui aſſure être parfaite.

En attendant ces heureux momens, la reine a donné à madame Jule une layette de 80, 000 liv. & le roi un préſent en pareille ſomme ; on devoit y joindre le duché de Mayence, qui eſt une bagatelle de 1, 400, 000 liv., mais M. Necker qui ſe connoît en bagatelles de cette nature, s'y eſt oppoſé ; un inſtant après il a ſenti qu'il avoit eu tort, & s'eſt rappellé la chûte de M. Turgot, & comme il tient beaucoup à ſa place, dont la favorite menaçoit déjà de le déloger, il a réparé ce mouvement de ſon zele indiſcret, en déterminant la reine à faire à ſa favorite un don de 3, 000, 000 liv. en dédommagement du duché en queſtion qui n'étoit pas fait pour elle.

Madame Jule étoit relevée de ſes couches ; les viſites de la reine avoient été continuelles, les allées & les venues que cet événement avoit occaſionnées donnerent lieu à bien des diſcours. Le pariſien accoutumé à reſpecter la décence de la majeſté, & l'éclat qui doit environner ſes maîtres, n'a pu voir ſans indignation l'abus que cette favorite faiſoit d'un crédit ſi vilement acquis, ainſi que la profanation que la reine faiſoit d'elle-même. On n'a pu apprendre ſans murmurer la profuſion avec laquelle on a répandu des graces, avec laquelle on a accablé de dons & d'argent cette favorite, toute ſa famille & juſqu'à ſes alentours, dans un temps où la guerre & le peu de crédit de l'état rendent l'argent ſi rare & les moyens ſi onéreux au peuple.

L'aſcendant de madame Jule ſur Antoinette fut tel dans ce moment qu'à la ſuite de cette couche quelques indiſpoſitions l'ayant miſe dans le cas de craindre de ſortir trop tôt, on lui forma de petits appartemens dans leſquels il n'y avoit d'introduits que ceux & celles qui étoient deſtinés à former ſa cour : le roi même n'y étoit admis que quand on avoit beſoin de lui.

C'étoit dans ces aſſemblées que l'on déli-

béroit ſur les affaires les plus importantes du miniſtere. La paix, la guerre, la politique, la finance, le renvoi des miniſtres, le point de faveur & de crédit qu'on devoit leur accorder, tout y étoit traité & jugé en dernier reſſort; & l'on ne faiſoit entrer le roi pour ratifier les déciſions de cette ridicule aſſemblée que pour la forme, tant la reine étoit aſſurée qu'elle ne demanderoit jamais rien en vain. Quelquefois le roi étonné des propoſitions & des déciſions du comité femelle, vouloit paſſer chez le vieux comte pour y chercher un avis, mais il en étoit auſſi-tôt empêché, ou bien s'il s'échappoit quelquefois, Antoinette faisoit dire un mot au mentor, qui, puſillanime comme on ſait qu'il eſt, gardoit le ſilence ou ne contrediſoit pas. Le bon roi prenoit ſilence pour un acquieſcement, & content il repaſſoit bien vîte au petit appartement, rioit, juroit & donnoit ſa parole.

Vaudreuil & Bezenval en hommes (15); madame Jule & madame de Grammont en femmes préſident ce ridicule conſeil dont madame Deſmiane eſt le rapporteur comme miniſtre des affaires étrangeres. Il eſt bon de faire ici le portrait des êtres qui dirigent ainſi tous les mouvemens de la

France, & qui traitent les affaires majeures de l'état comme ils traitent un chiffon ou bien une garniture de robe.

Un Vaudreuil qui n'a pour lui que le nom de ſon pere, & pour fortune que celle qu'il avoit acquiſe comme commandant de S. Domingue; intrigant, qui ſe mêle de tout ſans intelligence ni ſuite; donnant tout au plaiſir & rien aux affaires; il a cherché la fortune, elle a fui ſon peu de valeur; il avoit abandonné ce plan, pour lors cette déeſſe bizarre eſt venue le combler de ſes faveurs. Il eſt à la cour à l'aide d'un certain habitant des cantons helvétiques, le coriphée du maître, de la maîtreſſe & de la favorite. Bezenval eſt un de ces hommes dont les circonſtances déterminent les idées, ſans en avoir jamais de fixes; ils prennent celles que l'occaſion préſente à leur bonne ou mauvaiſe fortune; ambitieux, dur, égoïſte, mais ſouple & rampant comme un italien, il a laiſſé bien loin l'urbanité de ſes concitoyens pour cultiver les intrigues des cours. C'eſt ce Bezenval qui a oſé lutter de mérite & de faveur contre le comte d'Affry, dont il convoitoit la place; ſi l'effet dont ſon ambition le flattoit n'a pas réuſſi dans ſon entier, au moins

a-t-il ſervi à faire eſſuyer au reſpectable d'Affry, une multitude de mortifications que lui a données le comte d'Artois, comme colonel des ſuiſſes : mortifications d'autant plus ſenſibles au vieux militaire qu'il les méritoit moins ; & qu'il ne pouvoit ni les repouſſer ni s'en venger, parce que c'étoit la reine qui les dirigeoit, & le comte d'Artois qui les lui faiſoit éprouver. On ſait combien peu les groſſiéretés, les injuſtices & les actes de brutalité coûtent à ce prince. On a vu ce Bezenval être l'homme de tous les temps, à la cour de Louis XV, un débauché, un lâche courtiſan ; à celle de Louis XVI, un intrigant, un faiſeur de paquets, flattant tous les caprices d'une princeſſe ſans expérience, déteſtant Monſieur & Madame, parce que la reine a pour eux l'averſion la plus décidée ; encenſant le comte d'Artois, en mépriſant la comteſſe ſon épouſe, toujours par le même motif ; ſe permettant impunément des diſcours inſolens ſur tout ce qui n'eſt pas lui, enfin à tel point groſſier, qu'on ne le nomme plus à la cour que le ſuiſſe de la porte du palais des plaiſirs de la reine.

On voit encore dans cette ſociété l'éternel Adhémar, ce perpétuel ambaſſadeur de

la cour de Bruxelles (16) : ambitieux ; parce qu'on lui a dit qu'il falloit qu'il le fût, voulant être miniſtre à quelque prix que ce fût, quoique doué pour toutes les affaires d'une nullité abſolue. Sans facultés comme ſans talens, indigne même de l'inutile ambaſſade des Pays-Bas, de laquelle ſans doute il eût été depuis long-temps rappellé, ſans le crédit & les intrigues de la comteſſe ſon épouſe ; ſemblable aux Noailles, auxquelles elle eſt alliée, elle n'épargne aucuns moyens pour aider aux vues de ſon mari, qu'elle connoît bien, qu'elle apprécie bien, & dont elle ne raffolle que quand elle eſt loin de lui.

Un comte de Polignac, auſſi ſot que celui que la feue ducheſſe d'Orléans, avoit mis ainſi dans ſa chanſon d'adieu, qu'elle appelloit ſon teſtament de mort.

Polignac, mon très-ſot amant,
Me voit mourir indécemment ;
C'eſt une groſſe bête,
Eh bien !
Bon pour le tête-à-tête,
Vous m'entendez bien.

Un prince d'Hénin, le plus mépriſé & le plus mépriſable des hommes. Un che-

valier de Cruſſol, le tartuffe le plus adroit de ſon ſiecle, qui prêche la vertu & ne la poſſede que comme le pharifien de l'évangile; qui, à l'ombre de ſes déhors trompeurs, laiſſe vendre à la baronne de Groſler les bénéfices & les graces de l'ordre de Malte. Il vit depuis long-temps avec cette baronne, & l'entretient au château des thuileries, dans un des appartemens de la reine, tandis que le mari reſte complaiſamment dans ſes terres. Ce chevalier qui n'eſt pas, comme l'on voit, le chevalier ſans peur & ſans reproches, poſſede au ſuprême degré tous les moyens que donnent les vices qui naiſſent de l'hypocriſie; tantôt il fait agir madame de Flamarin auprès du vieux comte, & tantôt le patron de Senlis qu'il fait mouvoir par ſon cagotiſme. Il emploie ainſi tout à-la-fois le ſacré & le profane; rien ne lui coûte, tout lui eſt égal, pourvu que le ſuccès couronne ſes démarches.

A propos du patron de Senlis, l'épouvantail de M. d'Autun, galantin par excellence, mais qui ſe gêne encore un peu en attendant la mort de l'archevêque de Paris, dont il convoite la dépouille ſacrée, ce M. de Roquelaure, auſſi plaiſant que le

duc de ſon nom, & bien auſſi gaillard. Je ne puis m'empêcher d'inſérer ici un couplet de ſociété, fait à table devant l'auteur par une femme de la cour; cet impromptu, ſans être bon, amuſa beaucoup.

Il étoit un ſaint homme
De Senlis le patron,
Qui ſe f...... de Rome,
A Duras ſans façon
Manioit les tetons,
Prenoit le joli c....
Et lui fit un poupon
Qu'il lui paya bien bon.

On aſſure que cette plaiſanterie lui coûta 100,000 liv., au moyen de laquelle ſomme Duras conſentit à ſe taire, & ſe dire l'infant du nouveau né. Mais revenons au comité de madame Jule tenu par la reine, qui n'y occupe effectivement que la ſeconde place. Les Dilon, les Coigny, l'abbé de Vermont (17) y ſont admis pour leurs voix. Campan, l'illuſtre & merveilleux Campan, être actuellement très important, quoique fils d'un valet-de-pied de la maiſon de Ventadour, dont il a lui-

même eu l'honneur de porter la livrée ; chose qu'il a tant de fois oubliée, malgré les soins de son honnête homme de pere, de lui rappeller cette époque de sa fortune, même en public. Ce Campan, si digne de la fortune d'une grande princesse, est le secrétaire perpétuel de ce comité & du cabinet, même de la garde-robe. Bonneau de nouvelle édition, mais plus intelligent que son modele, c'est à lui à qui la reine doit la nouvelle invention de donner ses ordres & ses rendez-vous en musique. Sous le prétexte de faire copier de la musique, Campan en porte au petit enfant de l'amour dont j'ai déjà parlé ; il y en a toujours quelques lignes de la composition & de la main d'Antoinette : ces lignes sont en style oriental connu des deux parties seulement ; & comme l'amour a la clef de tout, il a celle qu'il faut, & il est entendu. Ce moyen a paru à M. Campan le chef-d'œuvre de l'imagination dans ce genre ; il s'est dit aussi que pour un homme comme lui, il étoit plus décent & moins dangereux de porter quelques pages de musique à copier, qu'un billet doux qui pourroit compromettre le secrétaire du cabinet & le porteur. D'ailleurs il ajoute que lui,

qui fut toujours gouverné par l'honneur, il souffre moins d'agir ainsi. C'est bien-là le cas de dire, où diable l'honneur va-t-il se nicher ? Chez Campan ! eh bien ! c'est donc M. de Campan, huissier de l'ordre de Saint-Lazare ; qui porte à copier la musique, attend la réponse sur l'escalier, indroduit le copiste, garde la porte & rajuste le lit.

Quelque secrets qu'aient été ces messages, on en a parlé : les plus intriguantes & les plus adroites ont détourné l'inique de la chose sur madame de Chalitton, qui avoit été attachée à la maison d'Artois. Cette femme, on en convient, étoit peu faite pour cette place, si ces places toutefois étoient remplies comme elles devoient l'être. Elle avoit été portée là par le marquis d'Entragues, qui l'avoit connue à Besançon. Ce fin courtisan ne s'étoit jamais montré à découvert sur cette intrigue; il en avoit laissé soupçonner le prince de Montbarey son ami. Ce ministre, depuis longtemps en but aux tracasseries de la reine & aux méchancetés du comte d'Artois, étoit devenu l'objet de la haine des courtisans des deux partis. On ne se bornoit pas à critiquer ses opérations ministérielles ;

aucunes n'étoient épargnées, quoiqu'il prît peu ſur lui, & que preſque toutes fuſſent dirigées par M. de Maurepas. On le déchiroit ſur ſa conduite domeſtique & ſur ſa vie privée. Il eſt vrai que ce miniſtre trop peu connu, & qui avoit tout ce qu'il falloit pour bien ſervir ſon maître & l'état, trop peu habitué aux affaires, les laiſſoit quelquefois languir pour ſe livrer à des plaiſirs indécens. Une fille publique, la boue même des filles de cet état l'avoit ſujugué, & lui faiſoit faire des choſes inouies. Un nommé Daudet, malheureux couvert de crimes & d'ordures, comblé par le miniſtre de graces de toute nature, & revêtu par lui d'une charge honorable, le compromettoit ſans ceſſe, & encore plus madame de Montbarey, qui en étoit folle. Ce coquin vendoit les graces & les emplois qu'il ſurprenoit à la confiance du prince, & finit par donner ſes audiences chez le miniſtre. Bezenval avoit entouré l'arſenal d'eſpions; il ſavoit tout, en inſtruiſoit le comité (il avoit ſes raiſons): on réſolut le renvoi du prince de Monbarey. On n'ignoroit pas qu'il quitteroit au premier déſagrément, quelque aſſuré qu'il fût d'être ſoutenu par M. de Maurepas & M. de Ver-

gennes. On le tourmenta ; il donna ſa démiſſion froidement & avec nobleſſe.

Le triomphe de la cabale fut exceſſif : on s'intrigua pour faire un miniſtre de la guerre. Les uns vouloient le duc du Châtelet, d'autres vouloient M. de Caſtries. Caraman, Jaucourt, Bezenval & Adhémar même portoient leurs vues juſqu'à cette place, tant le fanatiſme d'être quelque choſe aveugloit ces faiſeurs. Après maintes délibérations pour un choix auſſi important, il tomba ſur le plus nul : cela devoit être. L'eſpoir de changer ſouvent & de briller dans le déſordre, étoit celui de la clique : on prit le marquis de Ségur, & on le fit entrer ſur-le-champ au conſeil. Il eſt aux genoux de la reine, ne fait que pour elle, affecte pour tout le reſte une rigueur qui tient de la dureté (18) ; il dit & écrit aux femmes qui lui demandent des rendez-vous, qu'il eſt trop foible & trop ſuſceptible de tentation pour riſquer avec elles des têtes-à-têtes ; qu'il craint même juſqu'à l'odeur de leurs billets doux. Il brille, comme c'eſt d'uſage, en défaiſant ce que ſon devancier a fait : c'eſt de mal en pire comme tout en France ; c'eſt devenu un péché d'habitude dont on ne ſe corrigera pas ſitôt.

Des courſes, des ſpectacles, des petits voyages de Trianon, des entretiens ſecrets ménagés par Campan, il en eſt réſulté une groſſeſſe : la reine eſt groſſe une ſeconde fois. Cet événement s'eſt manifeſté on ne peut pas plus ſinguliérement, & l'on ne s'en doutoit pas. La reine, comme on le ſait, déteſte cordialement M. de Maurepas, & ne ſupporte pas davantage la vieille comteſſe ſa femme, l'abbé de Verry, madame Seguin & toute cette ſequelle : ce couple antique agiſſoit en conſéquence, & ſe tenoit en garde contre les intrigues de cette étourdie. Ce fut au moment où l'on croyoit les cartes plus brouillées que jamais, que la reine ſe fit annoncer chez le comte. Bonjour, papa, lui dit-elle ; vous êtes bien étonné de me voir à cette heure, vous ne m'attendiez pas. Madame de Maurepas ſe preſſoit de ſortir de l'appartement par reſpect, & pour ne pas gêner l'entrevue que ſa majeſté ſembloit venir chercher avec ſon époux. La reine s'étant apperçue de ce mouvement, la retient. Non, comteſſe, lui dit-elle, vous ne ſortirez pas, vous m'êtes tous les deux néceſſaires, ce que je veux confier au papa eſt même plus de votre partie que de la ſienne. Je compte

ſur

ſur votre amitié, comptez ſur la mienne; oublions le paſſé, & que la plus étroite union guide à l'avenir nos démarches réciproques. Je connois votre attachement pour nous; on m'avoit donné des impreſſions contre vous, on m'aſſuroit que vous en aviez contre moi; voilà l'origine de l'humeur que je vous ai montrée quelquefois, le cœur n'y étoit pour rien, mes procédés vous le prouveront. Après ce court exorde, elle ſaute au col du comte, en s'écriant: Je ſuis groſſe, mon cher comte, oui groſſe; ce qui doit vous étonner, c'eſt que je tremble de ſavoir ſi cet état ſera agréable au roi, óu ſi, vu les circonſtances, il ne ſera pas dans la plus grande colere ſur cet événement. Cette pigrieche de Madame, avec ſon fade Monſieur, ſont ceux dont je redoute le plus les propos; ils feront auſſi bavarder cette hébêtée de comteſſe d'Artois; que ne dira-t-on pas! car, tenez, comte & comteſſe, il y a beaucoup à dire à cet égard, mais cela eſt fait, j'ai cru bien faire, & ſi je puis compter ſur vous deux, je ſuis tranquille.

A cet endroit, notre adroite Antoinette ſe laiſſe tomber ſur une chaiſe longue, & ſemble s'évanouir de douleur & d'inquié-

tude. Le vieux mentor accoure à elle, la comtesse se jette à ses pieds, ils lui jurent l'un & l'autre le plus entier dévouement: que votre majesté ordonne, nous sommes prêts d'obéir; mon mari, dit la comtesse, est votre ministre, je suis sa femme, nous sommes absolument à vous; encore une fois, ordonnez, tranquillisez-vous, reprenez vos sens & tout ira bien, nous vous le jurons.

La reine reprenant ses sens, continua ainsi. Ce ruzé Bezenval m'a perdue par ses conseils; il m'a excitée contre vous, en m'assurant que votre crédit étoufferoit le mien; que je ne pourrois ni gouverner mon époux, ni me ramener mon peuple indigné de mes légéretés, qu'en donnant un prince à l'état; je ne l'ai pas cru dans le premier moment, mais il m'a fait renouveller les mêmes principes par Vaudreuil & par Coigny; mes gens ont entendu ces discours: Campan & Bazin sont venus pleurer auprès de moi: Adémar m'a trompée aussi; il m'assuroit, & me faisoit assurer par sa femme, que c'étoit le seul moyen qui me restoit pour n'être pas perdue sans ressource. Ma Jule m'a fait sentir que mon auguste époux commençoit, ainsi

que tous ses sujets, à se dégoûter de moi, & qu'il falloit frapper ce grand coup. Enfin, mes chers amis, je vous le confesse, j'ai eu Dilon, Coigny, Bezenval, Vaudreuil, Campan, Bazin, un petit commis de la guerre, l'abbé de Vermont, & presque tout ce qui m'approche, le résultat, c'est que je suis grosse; il faut que par votre secours le roi le trouve bon.

N'en doutez pas, répliqua la comtesse, n'en doutez pas, il le trouvera bon, il en sera même charmé; c'est sa gloire, son honneur & le bien de l'état; allons, monsieur le comte, voyez sa majesté, & parlez-lui avec cet ascendant que vous avez sur lui, & celui que vous donne une telle circonstance; mettez-y de la dignité, & sur-tout point de plaisanteries; oubliez pour un moment l'habitude où vous êtes d'en faire sur tout, & ne perdez pas de vue que cette affaire-ci n'en est pas susceptible. La reine saisit cet instant de chaleur, prend la comtesse par la main, la mene à son souper avec son mari, la comble d'honnêtetés & de préférences, au point que la pauvre comtesse, qui ne s'attendoit nullement à cet excès d'honneur, éprouva une telle révolution, qu'elle pensa-

faire ſous elle, & eut la plus grande peine à reſter jusqu'à la fin de cette fête que la reine lui donna. Qui fut bien étonné ? ce furent les courtiſans témoins de ce raccommodement, dont ils ignoroient la cauſe; ſur-tout ceux à qui il fut ordonné par la reine, de faire le Macao de la comteſſe; on ſait que c'eſt ſon jeu favori, la reine le taille elle-même.

Quand la cour ſe fut ſéparée, le comte reſta ſeul avec le roi, auquel il parla de la groſſeſſe de la reine; ſans doute il n'eut pas de peine à le perſuader de ſa paternité, car on entendit le roi répondre : *Je m'y attendois bien, car j'ai reſté dans ſon lit plus de deux heures.* Depuis ce temps, le roi ſe montre fort radieux. La reine a repris ſon empire; elle appelle le comte de Maurepas, ſon cher miniſtre, & en conſéquence, elle a beaucoup fêté le comte d'Agénois. Monſieur & Madame paroiſſent être les ſeuls qui enragent de cet événement, parce que, dit-on, ils ſont aſſurés par leurs eſpions, de ſon origine. Tranquille ſur ſon époux, notre Antoinette recommence ſon train ordinaire; mêmes folies, même inconſéquence, même inconduite. Elle profite de ſon état & du

moment où tout ſe fait impunément : elle maîtriſe les miniſtres ; le ſeul Vergennes lui réſiſte à force de vertus. Elle n'a cependant pu empêcher la chûte de Necker (19), qui, à force de ſottiſes, de vanité & de fauſſes démarches, a été renvoyé & remplacé par le vieux Fleury, conſeiller d'état, auſſi incapable au moins d'être à la tête de ce département, que ſon prédéceſſeur, & c'eſt beaucoup dire. Le Caſtries, déconcerté de la chûte de Necker (20), perd le ſoutien & l'ouvrier de ſa beſogne à laquelle il n'entend rien du tout. Le Ségur creve d'orgueil, de morgue & de bêtiſe. Le Fleury, tout choiſi qu'il eſt, veut chaſſer le Miroménil ; celui-ci a pris de quoi partir. Amelot eſt toujours un animal qui ne fait rien que par ſon plat Robinet. A bien prendre, la cour de France eſt à préſent une pétaudiere : cette belle pureté de mœurs que l'on avoit voulu afficher dans les commencemens du regne, eſt f..... Richelieu prime de nouveau, & dit qu'avant de mourir, il veut donner une maîtreſſe en titre au roi, un amant avoué à la reine, un bordel au comte d'Artois, un étalon à Madame, & une putain à Monſieur, afin de mourir comme il a vécu. La reine me

rafolle de ce vieux paillard; elle applaudit à ses pirouettes, & aux histoires scandaleuses qu'il raconte.

La grossesse de la reine avance; elle est monstreuse, elle a une gorge énorme qu'elle affecte de montrer indécemment. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette grossesse n'est point encore déclarée dans les formes, ainsi que cela se pratique après les quatre mois & demi; il semble que l'on craigne de donner de la publicité à ce grand événement, qu'une si petite cause a produit. Même colere entre la reine & Madame; madame de Lamballe est toujours au froid, la Jule au chaud, la Simiane & Laborde toujours en exercice. L'indiscrétion d'une de ces actrices des plaisirs de notre Antoinette, a mis au jour une incommodité qui fait beaucoup craindre pour le prochain accouchement, c'est une descente ou relâchement de matrice, occasionné sans doute ou par excès de débauche, ou par la maladresse de l'illustre accoucheur Vermont. L'abbé de Vermont est toujours dans la plus grande faveur. Le petit fablier Nivernois a fait un conte sur la grossesse; ce petit intriguant est toujours aussi faux & aussi menteur que son con-

frere le maréchal Duras (21), autrement dit, le maréchal des menus, protecteur né de toutes les coquines des ſpectacles, vilain, plat, lâche comme ſon pere, & n'ayant nulle eſpece de conſidération. Ces illuſtres forment la ſociété de la reine, auxquels il faut joindre le coëffeur, les joueurs, les banquiers Chalabre & Poinçot; parmi les femmes, la petite Iners, la petite Campan, quelques muſiciens & chanteurs. N'êtes-vous pas étonné de la dignité que conſerve ſur le trône de France, la fille de la fameuſe Marie-Théreſe, & la ſœur du fameux empereur Joſeph II, qui court tant après la célébrité, ſans qu'il puiſſe jamais ſe flatter de l'atteindre!

La ſuite de la vie de notre illuſtre Marie-Antoinette nous fournira ſans doute une ample matiere pour d'autres volumes d'anecdotes. Il y a tout à préſumer qu'elles ſeront de plus en plus intéreſſantes; ainſi nous prions les lecteurs de prendre patience : nous aurons ſoin de recueillir les faits, & de les rendre (comme ſont ceux-ci), avec la plus grande vérité. Il eſt des traits que tout l'art poſſible ne ſauroit embellir. Faſſe le ciel cependant que ces

vérités, ſi elles ſont préſentées à cette princeſſe, puiſſent la corriger, & la faire briller d'autant de vertus qu'elle l'a fait par ſes étourderies ! c'eſt le vœu de tout bon François.

NOTES.

NOTES.

(1) Ces deux femmes ne ſupportent point le parallele. L'une avoit les foibleſſes & la bonhommie d'une fille ; l'autre a les ardeurs de Meſſaline & la cruauté de Frédégonde. La premiere aimoit l'argent pour le dépenſer, & en faiſoit l'inſtrument de ſa parure ; la ſeconde l'aime pour théſauriſer, et en fait le reſſort de ſa vengeance. Celle-là ſe prêtoit avec peine aux intrigues qu'on lui diſoit néceſſaires au ſoutien de ſa faveur ; celle-ci vole au devant de l'intrigue, & en fait l'ame de ſa turbulente exiſtence. Enfin, l'une a preſque honoré un état qui ne peut pas l'être, & l'autre en a proſtitué un qu'on ne croyoit pas même pouvoir être avili.

(2) Comment peut-on comparer l'homme le plus léger à Richelieu, & l'homme le plus étourdi à Mazarin ? Choiſeul eſt inexcuſable d'avoir formé les nœuds impolitiques, puiſqu'il ne vouloit pas immoler ſon pays à l'Autriche. Il eſt inexcuſable, puiſque le caractere d'Antoinette étoit connu avant d'être tout-à-fait développé ; puiſqu'il ne pouvoit ignorer que Marie-Thérèſe avoit dit : « *Je ſuis quitte avec la France, elle aura ma fille pour Reine.* Il a dépoſé dans le ſein d'un de ſes amis, qu'il avoit trop compté ſur la ſéduction des François. Il imagina qu'Antoinette voudroit être adorée, &

que la multiplicité des plaisirs étoufferoit les malheureux germes d'un caractere funeste, non-seulement au pays qu'elle habiteroit, mais au siecle qui la verroit exister.

(3) Il faudroit bien mal connoître les femmes altieres de la cour, pour ignorer l'empire que l'or a sur elles. Nos usages sociaux sont tels que les dames françoises sont toujours sans un écu. Leurs besoins sont insatiables, & leurs moyens presque nuls. La comtesse de *Bearn*, qui fit cette ridicule présentation, n'avoit pas de jupes : la maréchale de Mirepoix, dame d'honneur des catins de nos rois, devoit autant de sacs qu'elle avoit de cheveux blancs : madame de Valentinois avoit cent fois envié le sort de mademoiselle *Langes* ; c'est à elle que le duc de Choiseul disoit, après l'avoir eue, au bout d'une demi-heure : Causons maintenant. « A quoi dois-je vos faveurs ? Ce » n'est pas à ma figure, je suis fort laid; ce n'est » pas à mes sentimens, je ne vous ai jamais dit » que je vous aimois; ce n'est pas à votre ami» tié, vous avez dit ce matin des horreurs de » moi au prince de Beauveau. Quand on méprise » les gens, faudroit-il au moins qu'ils sussent » pourquoi ».

(4) Pour avoir outré les plaisirs, & dépensé une partie de sa jeunesse dans les folies de la volupté, on ne mérite pas des reproches aussi amers. Ce prince, patriote & bon mari, bon pere, bon ami; il est généreux, populaire, bienfaisant; y a-t-il des défauts que tant de qualités ne compensent ? On auroit desiré quelquefois plus de sévérité dans le choix de ses amis. Quand il les fit,

il étoit jeune. Il a mieux aimé les conferver imparfaits, que de les abandonner à l'époque où il les a connu. Il y a quelque chofe d'eftimable dans ce procédé : d'ailleurs il y a fi peu d'hommes en droit de faire des reproches aux autres! il n'y a guere que contre les caracteres vicieux qu'il faut s'armer fans indulgence.

(5) Ce portrait n'eft pas reffemblant : elle eft tracaffiere, mais non intriguante. Quand on ne met en jeu que de petits moyens, quand on expofe fon fecret deux fois par jour, quand on a des femmes pour amans, on n'eft point intriguante. L'intrigue demande un efprit plus nerveux, & des vices mieux conditionnés. Le trait principal du caractere dominant de Madame, eft le defir impérieux de jouir. Elle aime le vin, les hommes, les femmes, les jardins, les meubles, l'argent, & obéit à ces goûts divers, coûte qui coûte : que le roi jure, que fon mari boude, que le miniftre refufe, qu'il y ait une révolution, que les états-généraux apportent la réforme, elle s'en f.... Elle veut jouir, elle jouira.

(6) Cela eft trop fort, il falloit dire fans nerf, fans principes fixes, mais bonne, généreufe. Ce qu'elle aime par-deffus tout, c'eft le plaifir : dès que fa tête eft montée, tout eft dit, il faut qu'elle réuffiffe. Des princeffes qui n'ont rien à faire que d'écouter l'hiftoire fcandaleufe de Paris, de Verfailles, de la cour, dont l'imagination toujours tendue vers un objet, eft fans ceffe rafraîchie par le récit voluptueux de leurs femmes, qui, fachant qu'on plaît par-là, s'étudient à bien peindre. Une d'entr'elles racontoit l'aventure de mademoifelle

Contat avec M. P** ,, & s'embarraſſoit. Il eſt difficile, dit-il, de toujours gazer. *Ne gazez plus*, dit la princeſſe, *les mots pour moi équivalent à la choſe.*

(7) *Ces trois jeunes femmes, comme on le voit, n'étoient occupées que de cailletage.* Cela eſt ſurprenant. La paſſion des princes eſt de ſavoir tout ce qui ſe paſſe, même dans les états les plus ſubalternes. C'eſt de-là dont ils tirent leurs amis, leurs eſpions, leurs confidens. Ils s'imaginent que deſcendre auſſi bas, eſt donner la plus grande marque de faveur; ou ils penſent qu'ils ſont les moins diſpendieux à acheter; ou enfin, comme il s'y trouve moins d'élévation dans les ſentimens, par-là même ils ſont plus rapprochés. Cela eſt preſque incroyable ſans être moins vrai; mais les fourberies, les baſſeſſes, les menſonges, les reſſources honteuſes, l'avarice, ſont infiniment plus communs dans la claſſe des princes, que dans aucune autre ſociété.

(8) Il eſt par-deſſus tout, égoïſte & jaloux des genres de célébrité qui ne donnent aucune peine à acquérir. Sa manie eſt de paſſer pour bel eſprit: de-là du ſoin dans ſes billets, un air de protéger les talens, une eſpece de ſarcaſme, quoique groſſier. Au lieu de courir après l'eſprit qu'il eſt inutile d'attraper, & qu'on ne ſinge point quand la nature a oublié de le donner, il faudroit prendre du caractere bien autrement eſſentiel, qu'on peut acquérir en ne voyant que des hommes qui en ont: mais alors il ne faut pas admettre à ſon intimité un *Moderne*, un *la Châtre*, un *de Neſle*, & autres vils flatteurs. Monſieur va par les ſentiers d'une poli-

tique au-dessous de son rang, & qui ne le menera jamais qu'à faire faire des réflexions désagréables sur son personnel.

(9) D'accord, mais le moins estimable. Ce prince fugitif a développé un caractere atroce. Il a conçu les projets les plus infernaux contre un peuple humain & généreux : il a converti l'aristocratie en tyrannie, & il ne lui a manqué que le talent de faire triompher le despotisme. Lorsque Necker alloit au conseil, il l'aborda, & lui montrant le poing : « Où vas-tu, traître d'é-
» tranger ? Est-ce ta place au conseil, f......
» bourgeois ? Retourne-t-en dans ta ville, ou tu
» ne périras que de ma main ». Le ministre recule d'un pas en arriere, se tient droit, ne répond pas une syllabe, & entre dans la chambre du conseil. Ce sang-froid vaut mieux qu'un discours. Le comte d'Artois n'a ni culture, ni principes, ni patriotisme, ni sens, ni intelligence, ni fermeté : il ne sera jamais à craindre, mais il fera beaucoup de maux momentanés. La patrie l'a proscrit.

(10) *Voyez la note 4 de la page 10.*

(11) Un curé de campagne, épais, avare, entêté & vain comme un prince de la maison d'Autriche, excèpté le chef : il n'estime pas sa sœur, il déteste son frere, & n'aime guere que l'argent, dont il rafolle à un point qu'il faut avouer que c'est son meilleur ami. Quand on convient d'un *meilleur ami pareil*, il est bien près de devenir l'unique. Ce prince n'étoit pas fait pour réussir à Paris : outre que, comme sa famille, il déteste les

françois, c'eſt qu'il eſt emprunté & ſinguliérement gauche. Le deſtin des princes, en général, eſt d'être mal élevés. Celui-ci a plus à ſe plaindre encore de la négligence des ſiens.

(12) Bon enfant, tantôt aux hommes, tantôt aux femmes, mais toujours à celui ou à celle qui le payoit le mieux. Il auroit dû élever l'édifice d'une grande fortune; mais un eſprit médiocre, une ame énervée comme ſon corps, des inclinations mal placées, la dépendance que donnent les ſervices mendiés & obtenus, un goût qui avilit, quand ceux qui ſe le permettent n'ont pas la tête des *Socrate*, ou l'eſprit d'*Alcibiabe*; trop de choſes conſpiroient à ruiner des plans qui ne repoſoient que ſur un joli viſage. *Antinoüs* avoit de plus larges épaules, & tous les talens que procure une éducation ſoignée. Antoinette n'étoit pas exigeante, il ſuffiſoit d'appaiſer ſon imagination brûlante; elle diſpenſoit d'eſprit, de talens, de mœurs, de ſincérité; ah! la charmante maîtreſſe!

(13) Il a fallu que la fortune violât cette femme. Née pareſſeuſe, inſouciante, elle n'eût jamais aſpiré à ſubjuguer les reines, ſi elles ne fuſſent venues la chercher. C'eſt une de ces femmes qui préferent la paix à la vertu, & accordent pour ſe débarraſſer du tourment de réſiſter. Elevée dans le tourbillon, aſſaillie des ſolliciteurs, accablée des dons des rois, & de l'encens de la faveur, elle ſe plaignit plus d'une fois dans le ſein de l'amitié, de l'embarras de ſes deſtinées. Vaudreuil lui plut, parce qu'au lieu de ſe laiſſer aimer, il lui perſuada qu'il aimoit. Il n'avoit point cette ſupériorité qui humilie, ni cette médiocrité qui

alarme. L'ufage du monde, & un fens affez droit, fuppléoient à ce qui lui manquoit pour être un homme marquant. D'ailleurs Chamfort, fans lui donner de l'efprit, lui traçoit cependant une route affez sûre.

(14) Des gazes! Oui, c'étoit le prétexte, mais Guimard avoit un plus fublime emploi. De toutes les prêtreffes de *Vénus* arrivées à une certaine célébrité, il n'en eft point qui ait mieux connu le culte que cette fille. Depuis trente ans elle le pratiquoit avec tant de gens, avec tant d'affiduité, qu'elle fait ce que beaucoup de gens ignorent. On lui faifoit conter fes inépuifables aventures, & dire ce que chacune lui avoit appris de nouveau dans l'amoureux combat. Le nombre de ces précepteurs la mettoient à même d'en être un elle-même, fupérieur à tout ce qui a exifté. L'écoliere alloit enfuite répéter fes leçons avec cette quantité d'amans plus nombreux, & fur-tout moins imbécilles que ceux de Pénélope. D'ailleurs on étoit bien sûr qu'Uliffe ne reviendroit pas.

(15) Le baron de Bezenval, fuiffe de nation, a eu tous les fuccès dûs au courtifan le plus adroit. Créature de *Choifeul*, mentor de *Segur*, amant des femmes en crédit, amant des jeunes gens en faveur, également propice aux deux cultes. Un fybarite aimable, faifant grande chere, amateur de tableaux de deffins voluptueux, & d'eftampes libertines; né avec peu d'efprit, mais devenu un homme plus qu'ordinaire, à force d'avoir vu & écouté; une belle figure lui fervit d'introducteur à la cour; une grande fortune le mit à même de briller, une gaîté piquante lui fournit de quoi fe foutenir. Il avoit bien autant de vices qu'un autre,

mais il ſut mieux les cacher. Des dehors ſéduiſans firent illuſion : d'ailleurs, la bonhomie jointe aux ſuccès, a un charme irréſiſtible.

Le baron de Bezenval, ſans être modeſte, ne fut point inſolent. Sa maniere de courtiſer reſſembloit à des ſoins.

(16) Il ne l'a pas été aſſez long-temps. Montfalcon à Londres ! un chanteur, un hiſtrion pour traiter avec *Pitt* ou *Fox !* On avoit trouvé bien ridicule le choix du comte de *Guines ;* s'il étoit ignorant, du moins ſavoit-il ſe vanter. Mais Adémar, ſurpris lui-même de ſa fortune, a toujours eu cette timidité qui naît de la conſcience de ſon impuiſſance. Adémar uſé, d'un eſprit médiocre, d'une figure blême & commune, a cependant obtenu les faveurs royales. Quelqu'un, (car il faut faire à chacun honneur de leur réflexion) a remarqué qu'Antoinette a choiſi preſque toujours des amans ſecs, effilés, déguingandés. Cela s'accorde mal avec ce reſſort impérieux, que l'on nomme tempérament, dont la plupart des femmes ſe défendent, tandis que c'eſt la meilleure excuſe de leurs folies.

(17) Vil & plat coquin, ſource de tous les maux ; objet digne de l'indignation publique, & que le peuple voudroit voir à côté de *Launay* & de *Fleſſelles.* Ce conſeiller perfide, qui a tant de points de reſſemblance avec *Narciſſe*, eſt l'auteur d'une foule de maux dont les hiſtoriens timides conſervent la liſte effrayante. Le moment de vengeance reviendra, & des événemens mettront à même de demander compte à ce prêtre impudent de ſon miniſtere ſecret. On a beau dire que la

princeſſe

princeſſe n'avoit nullement beſoin d'être incitée. Mauvaiſe excuſe. S'il n'a pas eu la gloire coupable de conſeiller le mal, au moins l'a-t-il eue d'en faciliter l'accompliſſement. Tantôt eſpion, tantôt agent, il a étouffé les remords naiſſans, ou prévenu ſes repentirs ſalutaires.

(18) Le maréchal de Ségur, ſi étonné de ſon avancement, étoit un brave militaire, un mari complaiſant, un bon citoyen & aſſez loyal pour punir celui qui donna au roi le conſeil de le faire miniſtre. Il avoit atteint ſa quarante-cinquieme année, qu'on ne l'écoutoit ſeulement pas dans les diſcuſſions les plus ordinaires. Jugez de ſa ſurpriſe, lorſque la cabale l'appelle au miniſtere. Ne pouvant avoir de vues, décider d'un projet, juger du mérite, il s'occupa non pas de faire ſa place, mais de la garder. Il ne nomma pas aux emplois, il devint l'écho de la reine, & pour maſquer une baſſe complaiſance, il crut en impoſer par une ſévérité affectée qui n'étoit pas dans ſon cœur, & qui, aux yeux des connoiſſeurs, le rendoit plus ridicule qu'haïſſable.

(19) Ce n'eſt pas aſſurément le moment de le dire, mais deux ans ne ſe paſſeront pas que ce ne ſoit une vérité généralement reconnue. Malgré tout le bien que M. Necker a dit de lui-même, malgré tout celui qu'il a fait dire par ſes créatures enthouſiaſtes ou ſoldées, il eſt pourtant vrai que Necker eſt ſans eſprit; & ce F... Mirabeau, qui frappe toujours ſi juſte, a eu raiſon de dire, dans ſon livre ſur l'*agiotage*, qu'il falloit faire cas de Necker, comme d'un littérateur, & non comme homme d'état : or, pour être littérateur, il ne

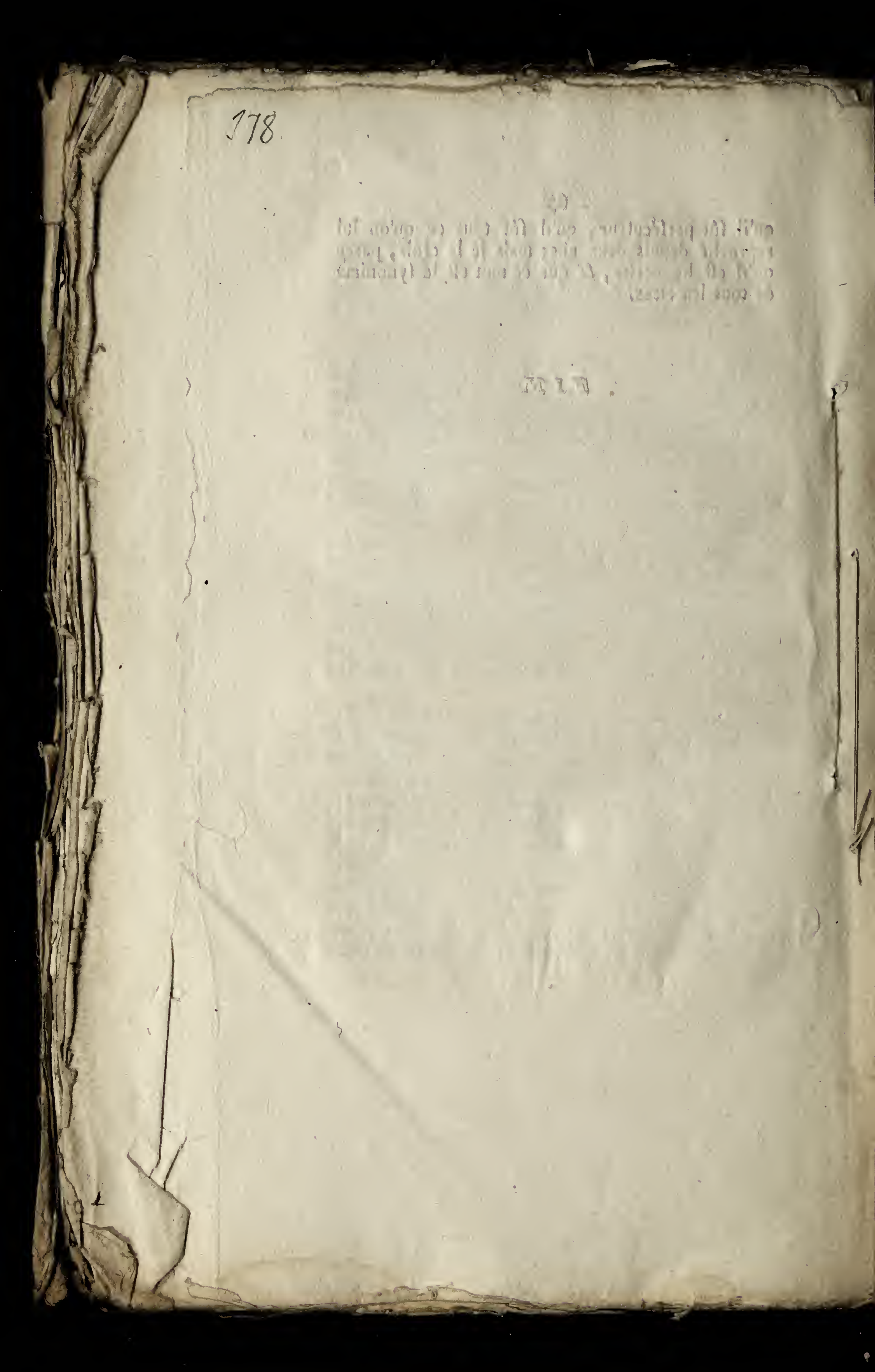
faut pas un grand génie. Tous les livres de M. Necker ne contiennent pas six idées. Aussi, lorsqu'on a voulu faire *son Esprit*, on a été surpris, de ne trouver que des lieux communs, des platitudes revêtues d'un peu d'emphase.

(20) Je le crois sans peine. Une chûte moins bruyante auroit produit le même effet. Toujours effrayé, toujours embarrassé, toujours au-dessous de sa besogne, ce bon-homme imagina qu'en épousant le parti d'un ministre préconisé, on épousoit aussi sa réputation. Jamais il n'aima M. Necker, moins encore la bourgeoise *Curchaud*; mais il se fit leur prôneur, parce qu'il se flatta que les rayons du ministre réfléchiroient sur lui. Qu'on est à plaindre, lorsqu'on n'est rien par soi-même ! Dans quel état il a laissé la marine ! Ce n'est pas qu'il écrivît cinq ou six heures par jour, mais il ne pensoit pas cinq ou six minutes dans un mois. Sans la révolution, le *Castries* auroit été premier ministre. Il avoit pour cette place deux grands avantages, la souplesse & la médiocrité.

(21) C'est le péché mignon des gens de la cour. Ils ne peuvent pas dire un mot de vrai. Le pauvre maréchal, cité je ne sais pourquoi, n'est pas plus menteur que dix autres. Voilà une belle peccadille à reprocher à un homme de cour; c'est comme si l'on reprochoit à *Beaumarchais* d'être un peu caustique, à *Linguet* d'être un peu paradoxal, à *Bergasse* d'être un peu faux, à *Daudet* d'être indélicat. Les courtisans se vantent de savoir mentir; ils appellent cela *déjouer* leurs rivaux, être déliés & propres aux affaires. Quant à celui qui sert de pendant au maréchal *Duras*, je ne savois pas qu'il fût menteur,

qu'il fût perſécuteur, qu'il fût tout ce qu'on lui reproche depuis deux ans; mais je le crois, parce qu'il eſt hypocrite, & que ce mot eſt le ſynonime de tous les vices.

FIN.


178